

Dorota Kleszcz

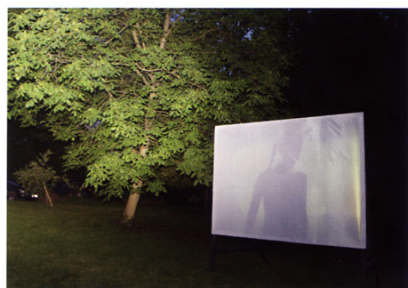
presse 2008/2005

Insomnies un évènement de L'entre prise à la Maison d'art Bernard Anthonioz
soutenue par la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques
Nogent sur Marne France 2008



PHOTOS PAR DAMIEN GARROT

INSOMNIES

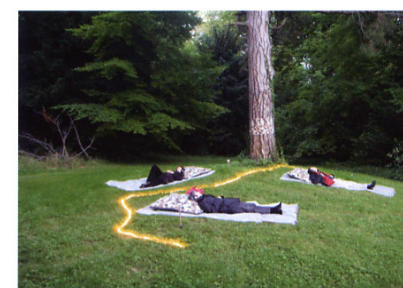
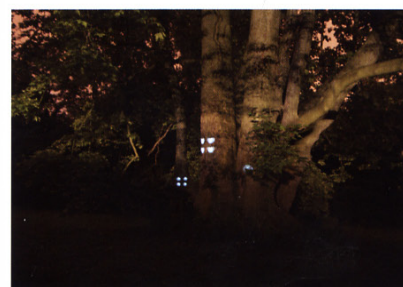


Retrouvez le travail de Damien Garrot sur
www.damiengarrot.com

L'exposition organisée par le collectif l'Entre prise utilise les espaces du centre d'art et ses extérieurs, avec des interventions vidéos et sonores au sein de l'immense parc en fédérant des procédés variés (exposition, performance, projections temporaires, parcours extérieurs...). L'espace intérieur de la fondation réunit huit artistes alliant

photographie, vidéo et installation. Parmi lesquels nous retrouverons les Canadiens de Skoltz_Kolgen, Pleix, Dorota Kleszcz, François Ronsiaux ou encore Mihai Grecu. Le parcours vidéo comprend six grands écrans de projection répartis dans le parc et les cinq installations sonores, proposées par Pierre Belouin (Optical Sound).

Arcadi soutient l'exposition Insomnies qui se tient du 5 juin au 20 juillet 2008 à la Maison d'art Bernard-Anthonioz (Fondation nationale des arts graphiques et plastiques).
Maison d'art Bernard-Anthonioz
16, rue Charles-VII, Nogent-sur Marne (94)
Tél. 01 48 71 90 07



PHOTOS NOUVELLES

J.M Castro Prieto
Georges Rousse
Jeanloup Sieff
Richard Pak
Rodolf Hervé
Valérie Villieu
Gabriel Martinez
Yann Lestrat
P. Bailly-Maitre-Grand



51 mai-juin 2008

France 5,50 € | Belgique 5,60 € | Canada 8,60 \$ canadien



ESPACE TEMPS,

les haies, patrimoine rural et paysager
Saint-Rémy de Provence
2008

Photographies de Geoffroy MATHIEU

Commande photographique réalisée au cours d'une résidence d'artiste au Lycée Agricole Les Alpilles en collaboration avec des élèves de BEPA aménagement paysager.

EXPOSITION du 13 Mai au 30 Mai et du 8 au 13 Juillet 2008
Lycée Agricole « Les Alpilles », Saint-Rémy de Provence.
Avenue Edouard Herriot
04 90 92 03 20
ouvert du Lundi au vendredi : 14h-18h

contact : Geoffroy MATHIEU, 0689601363
geoffroymathieu@free.fr
<http://www.geoffroymathieu.com>

projet soutenu par la DRAC PACA, la DRAF, la ville de St Rémy, le Musée des Alpilles, Signé Lauris, le Conseil Régional PACA et le Lycée Agricole Les Alpilles.



Voilà donc qu'enfin nos amis de Tendance Floue ont ouvert leur galerie. Pour l'instant elle n'est ouverte que sur rendez-vous. Donc à vos téléphones.

Insomnies



© Nicolas Wilmouth

À la Maison d'art Bernard Anthonioz, soutenue par la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques
Vernissage le 5 juin à partir de 20 h. Parcours vidéo et sonore en extérieur les 5, 6 et 7 juin
(avec restaurant chromatique + bar) et le 21 juin de 20 h à 3 h pour la Fête de la musique.
Exposition jusqu'au 20 juillet | 16, rue Charles VII | 94130 Nogent-sur-Marne | www.maisondart.fr

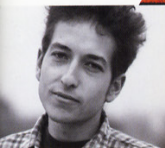
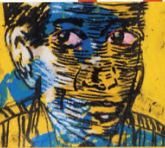
Insomnies (un événement de L'Entre prise) regroupe des processus de création divers, photographies, vidéos, installations sonores... dans les murs du Centre d'art et dans son magnifique parc pour une déambulation fluide et plurielle comme les absences de sommeil. Avec Nicolas Wilmouth, Isabelle Rozenbaum, Mihai Grecu, Patrick Rimond, Skoltz Kolgen, Jean-Pierre Attal, François Ronsiaux, Dorota Kleszcz, Lionel Bayol-Thémines, Alessandro Stella, Cécile Azoulay, Midori Sakurai, Kuba Bakowski, Pleix et le parcours sonore extérieur de Label Optical Sound + L'Entre prise. (www.lentreprise.net)

Palace Costes

Annie Leibovitz
Les images d'une vie

Le premier magazine gratuit sur l'art à Paris. N°9

EXPORAMA

	AVEDON L'EXIGENCE DU REGARD		JUAN MANUEL CASTRO PRIETO EN NOIR		LES CODES BD D'ALBERT PEPERMANS
	LE CINÉMA MAGIQUE DE MELIÈS		CLAUDE AZOULAY DEUXIÈME REGARD		LES MASQUES DE LIONEL BAYOL-THÉMINES
	LES PORTRAITS DE LAURENCE DEMAISON		HOKUSAI FOU DE PEINTURES		LA NUIT ESPAGNOLE EN IMAGES
	MODE L'HOMMAGE À VALENTINO		LES PAYSAGES DE CHRISTOPHE MEIREIS		DES IMAGES POUR VOIR L'AVENIR



Insomnies. Les œuvres—photographies, vidéos, installations sonores, performances—d'une vingtaine d'artistes réunis autour d'un même thème: l'hallucination, le «rêve inconscient». Entre autres, le collectif Pleix et son «cube-prison surréaliste», constitué de flashes chromatiques et sonores, et le Français Patrick Rimond et ses photographies hypnagogiques.
MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ. *Insomnies.* Jusqu'au 20 juill. 08. 16 rue Charles-VII, Nogent-sur-Marne. 01 48 71 90 07. Ouvert 12h-18h, fermé mar. © Mihai Grecu.



Ben. L'artiste contemporain niçois d'origine suisse Benjamin Vautier, dit Ben, se définit comme un «touche-à-tout qui cherche à faire du nouveau». Provocateur et théoricien, il s'interroge sur ce qu'est l'art à travers ses peintures, performances, installations et jeux de mots déclinés sous différentes formes (les toiles avec écritures blanches sur fond noir sont les plus connues). L'exposition présente une trentaine de ses œuvres.

ESPACE JACQUES VILLEGLE. Ben. Jusqu'au 21 juin 08. Place François-Truffaut, Saint-Gratien. 01 39 89 24 42. Ouvert 14h-19h, sam 10h-12h et 14h-19h, nocturne jeu jusqu'à 21h, fermé dim et lun. © Ben.

EXPORAMA 6 JUIN 2008



Jacques Villeglé.

Ce grand plasticien français, membre des Nouveaux Réalistes avec Yves Klein, César, Christo, Arman, Niki de Saint Phalle, est connu pour ses affiches lacérées collectées dans les lieux publics. L'exposition présente une quinzaine d'œuvres de cet artiste aujourd'hui âgé de 81 ans.

ESPACE 89, Jacques Villeglé. Jusqu'au 14 juill. 08. 157 boulevard Gallieni, Villeneuve-la-Garenne. 01 47 98 11 10. Ouvert 14h-18h. «Lavilliers Malice», avenue de la Libération, Poitiers, juin 1998.

ANDRÉ S. LABARTHE INTERVIEW PAULA REGO MARLÈNE MOCQUET
DE PICASSO À KOONS PAR PHILIPPE DAGEN ANDRÉ MOLODKIN
MAI 68 ET GLUCKSMANN THÉORIE DE LA PERFORMANCE J. CORTÁZAR



346

BILINGUAL (FRENCH/ENGLISH)

JUIN 2008

FRANCE Métropolitaine : 6,40 €

DOM : 7,60 € - TOM : 10,60 XPF
BEL. LUX. ESP : 7,60 €
CAN - 10,45 \$CA - CH : 13 FS
UK : 5,20 £ - MAROC : 69 MAD
GR : 8,10 € - PORT. CONT. : 7,40 €

M 08242 - 346 - F: 6,40 €



art press

calendrier

RER C (Paris-Invalides), Versailles Rive Gauche.
Jusqu'au 19 juillet : Claire-Jeanne Jézéquel,
Production intérieure brute (cf. photo).
Étude pour *production intérieure brute* ©
C.-J. Jézéquel. Entrée libre du lundi au
samedi de 14h à 18h et le matin sur
rendez-vous. Fermé les jours fériés.

ENGHIEN-LES-BAINS (95)
CENTRE DES ARTS



12/16 rue la Libération - 01.30.10.85.59
www.cd95.fr

Jusqu'au 30 juin : Pierrick Sorin, *Le laboratoire d'un film idéal illusoire* (cf. photo), *Warming Seat*. L'artiste revient à l'écriture et propose un ensemble de textes accompagnés de photos, de dessins ainsi qu'une installation vidéo. Autant d'éléments qu'il considère comme "matériau à réflexion" en vue de la réalisation d'un long-métrage. Édition d'une publication spécifique, collection dirigée par le centre des arts en co-édition avec isthme Editions. Entrée libre du mardi au vendredi de 11h à 19h, le samedi de 14h à 19h et le dimanche de 14h à 18h.

NOGENT-SUR-MARNE (94)
MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ



16 rue Charles VII - 01.48.71.90.07 - sites
www.fnagp.com - www.maisonart.fr
maison-art-bernard-anthonioz@wanadoo.fr

8/06 - 20/07 : *Insomnies*, Nicolas Wilmouth, Isabelle Rozenbaum, Jean-Pierre Aïth, Mihai Grecu, Patrick Rimond, Skoltz Kölgen, François Ronsiaux, Dorota Kleszcz. Vernissage jeudi 5 juin à partir de 20h. Ouvert de 12h à 18h tous les jours, sauf les mardis et les jours fériés.
5/6/7 juin de 20h à 3h, exposition et parcours vidéo extérieur : Lionel Bayol-Thémines, Alessandro Stella, Cécile Azoulay, Midori Sakurai, Kuba Bakowski, Pleix. Parcours sonore extérieur, Label Optical Sound et L'entre prise, Wild Shores, Olivia Louvel, Eddie Ladoire, Black Siftich, Cocoon, Nicolas Maigret. Et restaurant chromatique. 21 juin, *fête de la musique*, de 20h à 3h exposition et parcours sonore extérieur. Commissaires, François Ronsiaux et Patrick Rimond. Sites, www.lentreprise.net www.optical-sound.com.

PROVINCE

ANGERS (49)
ARTOTHOËQUE
ABBAYE DU RONCERAY



passage de la Conserie - 02.41.24.14.30
Exposition organisée par l'Artothèque à l'Abbaye du Ronceray.
7/06 - 6/07 : Bernard Jordan, une collection de dessins (cf. photo, Paul van der Eerden, 2005). Ouvert du mardi au dimanche de 13h à 18h30.

AURILLAC (15)
MUSÉE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE
LES ECURIES - JARDIN DES CARMES



37 rue des Carmes - 04.71.45.46.10
musée.art@mairie-aurillac.fr - site
www.ville-aurillac.fr
Jusqu'au 21 juin : Jules-Émile Zingg, *Zingg, La terre et l'homme*, peintures. Ouvert du lundi au samedi de 13h30 à 18h30.

ANNEMASSE (74)
VILLA DU PARC - CENTRE D'ART

12 rue de Genève - 04.50.38.84.61
www.villaduparc.com
Jusqu'au 21 juin : La même chose mais autrement, Gerwald Rockenschaub, Miquel Mont et Morgane Tschember. Né en 1963 à Barcelone, M.Mont explore les ressources matérielles et conceptuelles de la peinture, la manière dont celle-ci est posée, comment elle fonctionne, rapports à l'espace, à la lumière, au spectateur. Né en 1952 à Linz, G.Rockenschaub produit des ambiances à base d'abstractions géométriques. Née en 1976 à Paris, M.Tschember joue avec les codes et les standards de l'art dit abstrait, concret. Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h30.

AIX-EN-PROVENCE (13)
3 BIS F - LIEU D'ARTS CONTEMPORAINS

hôpital psychiatrique Montperin - 109 avenue du Petit Barthélemy - 04.42.16.17.75
contact@3bisf.com - www.3bisf.com
Jusqu'au 29 mai : Enna Chaton.
30/06 - 4/07 : Marie Thebaud, *Prises de vue*. Vernissage 30 juin à 18h30.
Danse. Cie Thierry Thieu Nang, *En avoir plein le dos*. Présentation de travail *Marathon*, performance non stop. Le 31 mai, à partir de 14h sur inscription. Théâtre. Cie Demestren Ttip, *ils regardent le monde dans les yeux de leurs voisins*. Le 5 juin à 15h, 6 juin à 21h, 7 juin à 19h. Cie L'individu, *Dallas*. Présentation d'une maquette et travail de recherche. Le 18/6 à 15h, 19/06 à 21h et 20/06 à 19h. *Clovin*. L'Apprentie Cie, *Le Tour Nous*. Le 24/06 à 21h. Événement. *Speak easy 2*. Les 10 et 11/07 (horaires en cours). Ouvertures des créations et ateliers. Cie Thierry Thieu Nang, *En avoir plein le dos*, les 25 et 28 mai, de 10h à 12h. Cie L'individu, *Dallas* et l'imaginaire collectif. Du 9 au 13 juin, de 14h à 15h30. Cie Demestren Ttip, *Nos petits contes*. Les 22, 27 et 29 mai de 10h à 12h.

BOURGES (18)
LA BOX

9 rue Edouard Branly - 02.48.24.78.70
email : la.box@ensa-bourges.fr - site
http://box.ensa-bourges.fr
Jusqu'au 31 mai : Alexei Kalima.
12/06 - 12/07 : Lara Almarcegui.
Ouvert tous les jours sauf dimanche et jours fériés de 14h à 18h.

BREST (29)
MUSÉE DES BEAUX-ARTS



24 rue Traverse - 02.98.00.87.96 - email
vanness@brest-metropole-cf.com
En partenariat avec le musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

Jusqu'au 15 juin : François Dilasser, *Les rois ont perdu leur couronne pour un Chapeau*. L'artiste entretient depuis les années 70, un travail qui développe un vocabulaire personnel à partir de formes simples évoquant une géographie, une figure humaine à travers des séries comme les planètes, les veilleurs, les baigneuses. Une œuvre singulière et emblématique. Ouvert du mardi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 18h, dimanche et jours fériés de 14h à 18h. Fermé lundi et dimanche matin.

COLMAR (68)
ESPACE D'ART ANDRÉ MALRAUX

4 rue Rapp - 03.89.24.28.73.
6/06 - 29/06 : *Atelier de Formation aux Arts Plastiques de la Ville de Colmar*, sélection de travaux d'élèves, installation collective autour d'un sujet donné. Vernissage 6 juin. Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 19h, le dimanche de 14h à 18h.

CAEN (14)
FRAC DE BASSE-NORMANDIE

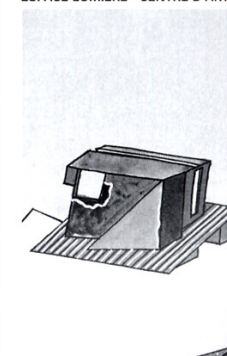
9 rue Vaubendar - 02.31.93.09.00
frac.bn@wanadoo.fr - www.frac-bn.org
31/05 - 20/09 : Myriam Méchita, *Entrer dans la nuit de la nuit (I'm an animal)*. Vernissage vendredi 30 mai à 18h30. Entrée libre tous les jours de 14h à 18h. Collection du Frac au musée des Beaux-Arts de Saint-Lô, jusqu'au 15 juin *Continuum* : Oran, N.Dolla, B.Frize, R.Hains, S.Hantai, L.L.Hermite, G.Mahé, P.Piffaretti, P.Pinaud, J.-P.Pincemin, C.Vallat, G.Bonfort, J.Copians, A.Fleischer, C.Frédér, K.Kron, K.Kranz, J.-F.Lecourt, A.Raphael Minkinen, E.Madeleine, P.Ramette, H.Reip, O.Umhauer. Collection du Frac à l'École des Beaux-Arts de Cherbourg-Octeville, jusqu'au 7 juin *Édifice* : S.Calle, R.Colyer, D.Graham, A.Hartley, C.Kusur, M.Laury, A.Lococ, A.Link, M.Adams, K.Solomoukhina, P.Mayaux, P.Pinaud, H.Reip, M.Rosler, H.Sugimoto, I.Wallace, S.Willats.

IBOS (65)
LE PARVIS - CENTRE D'ART

centre L'Éclerc Méridien, route de Pau et d'Atelles - 05.62.90.60.32. Entrée libre du mardi au samedi, de 11h à 13h et de 14h à 18h30. Visites commentées sur rendez-vous, pour les groupes, 05.62.90.60.82. Jusqu'au 7 juin : Véronique Rizzo.
24/06 - 27/09 : Adrian Schiess.

Vernissage mardi 24 juin à 18h30 en présence de l'artiste.
Vidéo K.O1, centre L'Éclerc Univerdis avenue Louis Sallénave à Pau. Entrée libre du mardi au samedi, de 13h30 à 18h30. Visites pour les groupes, sur rendez-vous, 05.59.80.80.65. Jusqu'au 21 juin : *Tele Monks*, vidéos : Birnbaum, Graham, Jacobs, Oursler, Rad, Mitzka, Siegel, Stupak, Trecartin. 25/06 - 27/09 : Alice Anderson, vidéos. Vernissage mercredi 25 juin à 18h30 en présence de l'artiste. www.parvis.net.

HÉNIN-BEAUMONT (62)
ESPACE LUMIERE - CENTRE D'ART



39 rue Élie Gruyelle - 03.21.49.14.42.
29/05 - 28/06 : Aurélien Imbert (cf. photo). Ouvert du mardi au samedi de 14h à 19h. Visites commentées en permanence. Avec le concours du Ministère de la culture, du Conseil Général du Pas-de-Calais et du Conseil Régional Nord-Pas-de-Calais.

LA SEYNE SUR MER (83)
VILLA TAMARIS - CENTRE D'ART

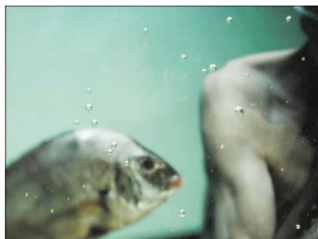


avenue de la Grande Maison - 04.94.06.84.00
villatamaris@tptmed.org
24/05 - 22/06 : Pierre Zarate. Vernissage vendredi 23 mai à 18h. Ouvert du mardi au dimanche de 14h à 18h30. Fermé les lundis et jours fériés. Visites guidées sur rendez-vous au 04.94.06.84.00.

NIMES (30)
LA VIGIE - ART CONTEMPORAIN

32 rue Clémenceau - 04.66.87.10.78
http://lavigieartcontemporain.unilog.fr
24/05 - 19/07 : *Rencontres 31-Ensemble*, Daniel Aulagnier, Claude Briand-Picard, Yannick Papailhau. Ensemble graphique de D'Aulagnier, plans de machine juxtaposés et constructions de signes abstraits et antagonistes, renforcés par l'immatérialité de la lumière intégrée à l'œuvre. C.Briand-Picard transpasse dans la sphère des arts plastiques, la couleur présente dans le monde industriel et marchand. Elle est désignée sous le nom de couleur importée, soit le ready-made color. Y.Papailhau. Dessins sonores et les machines étranges. Petits voyages poétiques entre théories fantasmatiques et

NOW | EXPOSITIONS



Jean-Pierre Attal, Kuba Bakowski Insomnies

05 juin-20 juil. 2008

Vernissage le 05 juin 2008

Nogent-sur-Marne. Maison d'art Bernard Anthonioz

Pour les artistes présentés ici, l'insomnie devient un moteur, un prétexte à la fabrication d'espaces de pensées. Ils donnent à voir des univers à mi-chemin entre hyper-éveil, demi-sommeil ou rêve conscient, comme autant de portes ouvertes vers leurs mondes parallèles.

AA

Communiqué de presse

Nicolas Wilmouth, Isabelle Rozenbaum, Jean Pierre Attal, Patrick Rimond, Dorota Kleszcz, François Ronsiaux, Mihai Grecu, Skoltz_Kolgen, Kuba Bakowski, Midori Sakurai, Lionel Bayol Thémimes, Plex films, Cécile Azoulay, Alessandro Stella, Label Optical Sound + L'entre prise, Nicolas Maigret, Cocoon, Black Sifichi, Eddie Ladoire, Wild Shores et Olivia Louvel

Insomnies

"Insomnies" regroupe des processus de création divers qui trouvent leur écho dans un paradigme où hyper-éveil, demi-sommeil, rêve conscient s'installent pour donner à voir des univers construits dans une tentative d'accession à autant de mondes parallèles. Les obsessions et distorsions des sens se répondent en des articulations visuelles dans lesquelles le manque de sommeil devient moteur, prétexte à la fabrication d'espaces de pensées où la demi-conscience laisse le champ d'action libre.

De la mise à nu de ces troubles (Nicolas Wilmouth) à l'onirisme nocturne (Jean-Pierre Attal, Isabelle Rozenbaum) en passant par des déviations calculées (Patrick Rimond) ou des bribes scientifiques poétisées, les réalisations se jouent de ces réalités décalées, bancales, trafiquées pour mieux souligner leurs côtés impalpables.

A croire que cette pathologie est provoquée par les artistes pour ses capacités à toujours permettre plus, à toujours autoriser les divagations. Au contraire de les justifier elle leur donne un terrain de propagation, un espace propice, une matière d'où partir sans pour autant devoir y revenir.

Point de départ pathogène, l'insomnie se teinte d'hallucinations, comme dans le travail d'Alessandro Stella ou Mihai Grecu où les personnages, les pensées, les narrations se construisent de manière labyrinthique dans des mondes où les éléments prennent forme par l'altercation constante entre réel et fantasmé.

SUIVRE
PARIS-ART.COM

Créateurs

- Jean-Pierre Attal
- Kuba Bakowski
- Mihai Grecu
- Dorota Kleszcz
- Patrick Rimond
- François Ronsiaux
- Isabelle Rozenbaum
- Midori Sakurai
- Nicolas Wilmouth

Lieu

- Nogent-sur-Marne. Maison d'art Bernard Anthonioz

Dans la même rubrique

► **Mimosa Echard, Katharina Bosse**
Restons Courtois

► **Sturtevant**
L'Abécédaire de Deleuze

► **Mika Rottenberg**
Mika Rottenberg

► **Charlotte Moth**
Villa Surprise

► **David Adamo**
David Adamo

Christophe Beauregard,
Hema Upadhyay
et Moataz Nasr



ÉDITORIAL

TOUT VOIR

Comme si de rien n'était

A Paris, la saison artistique s'est ouverte le week end dernier sous un doux soleil de septembre. Dans les alentours des galeries les rues ont été animées jusqu'à tard dans la soirée, et les expositions très fréquentées. On éprouvait un certain plaisir à retrouver les lieux que l'on avait délaissés durant plusieurs semaines, et à rencontrer à nouveau les amis et connaissances, les figures connues, plus ou moins proches, de la petite communauté des amateurs d'art contemporain. Comme si le plaisir...

► Lire la suite

LA MARECHALERIE -
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
DE L'ENSA-VERSAILLES

VINCENT MAUGER
SUPER ASYMMETRY
15 SEPT. - 15 DEC. 2012

VERNISSAGE
JEUDI 4 OCTOBRE
À PARTIR DE 18H

NUIT BLANCHE
SAMEDI 6 OCTOBRE
DE 14H À 1H

ÉCHOS

TOUT VOIR

- Gagosian étend son empire
- Journées européennes du patrimoine: plus de 12 millions de visiteurs

Résonance directe aux recherches des artistes des années 60-70 sur le phénomène de flicker (notamment Brion Gysin et Ian Sommerville avec la "Dreamachine"), Midori Sakurai, dans une vidéo issue de la série DNA, utilise les différentes fréquences d'ondes de l'activité électrique du cerveau, celles qui en variant, nous renseignent sur le passage d'un état à un autre (détente, assoupissement, éveil...).

Le collectif Pleix films interroge un tout autre clignotement, celui de leur version revisitée du jeu "Simon". Les flashes chromatiques et sonores qui ne cessent de s'accélérer sont matière à la création de leur cube-prison surréaliste.

Les paysages intérieurs du duo canadien Skoltz_Kolgen se mettent en place par éléments disparates, par adjonctions d'histoires engendrant un film-poème où les espaces sont autant de tableaux introspectifs et claustrophobes.

Au départ de la proposition, une envie que l'exposition "Insomnies" à la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques soit protéiforme, composite. L'événement est donc multiple, utilisant le centre d'art et ses extérieurs, avec des interventions vidéos et sonores au sein de l'immense parc.

Au-delà de la monstration d'œuvres, il s'agit de fédérer des procédés variés (exposition, performance, projections temporaires, parcours extérieurs...) permettant une appréhension particulière du lieu et des œuvres, une manière de générer de l'interaction.

L'espace intérieur de la fondation réunit huit artistes alliant photographie, vidéo et installation. Les salles d'exposition faisant face au parc, les réalisations sont mises en perspective directe avec les parcours extérieurs.

Le parcours vidéo comprend six grands écrans de projection répartis dans le parc. Les cinq installations sonores, proposées par Pierre Belouin, directeur du "Label Optical Sound", sont repérables par un balisage lumineux qui ponctue le parcours nocturne.

La mise en place de ces dispositifs pluriels incite à la déambulation dans les lieux dans une cohérence autant conceptuelle, visuelle que physique permettant une exploration d'espaces multiples de manière fluide et signifiante.

La pluralité des approches et des champs de recherche des artistes de l'exposition "Insomnies" fonctionne comme les troubles du sommeil, jamais une unique cause, jamais un unique remède.

► **Artie Vierkant, Pascual Sisto**
Contre-temps.

► **Pratchaya Phinthong**
Pratchaya Phinthong

► **Frédéric Moser, Philippe Schwinger**
Les Ateliers. Par les villages

► **Jeanne Dunning, Delphine Bailey**
Questions d'images (visages de sable)

► **Gabriel Orozco**
Gabriel Orozco

► **Gabriel Orozco**
Gabriel Orozco

► **Jean-Pierre Bertrand**
Six fois Shem en deux

► **John Miller**
The Petrified Forest

► **Cameron Platter**
You

► **Elisa Pône**
Le Goût du mercure

● Patrimoine, un projet de loi annoncé pour 2013

● Roms, la commune humanité bafouée

● Printemps des arts: jusqu'à cinq ans de prison pour des artistes tunisiens

● Baisse annoncée du budget du Ministère de la Culture

● Eric de Chasse reconduit à la tête de la Villa Médicis

● La collection de la Fondation Warhol en vente

● Ouverture de la Foire d'Art de Rio

● Restitution d'un tableau volé de Picabia depuis 40 ans

● Ouverture du festival «Un Visa pour l'Image»

● Aurélie Filippetti déplore le manque d'«éditorialisation» d'internet

 **Abonnez-vous à la Newsletter**

En savoir plus

 Podcast

 Flux RSS

 Mobile

 Communauté

 À gagner!

DIAPORAMA

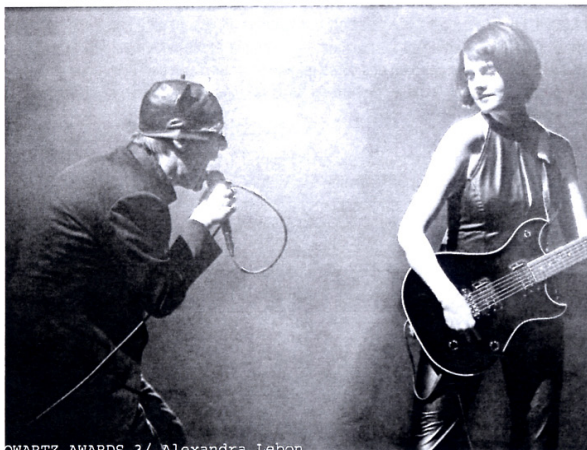




FENÊTRE DU JEUDI

PERFORMANCE

“WE NEED A VOLUNTEER” DE COCOON



OWARTZ AWARDS 3/ Alexandra Lebon

JEUDI 13 DECEMBRE 2007 À 20H30

Plein tarif : 5 euros / Gratuit avec la carte du Cube

LE CUBE

20 Cours Saint Vincent 92130 Issy-les-Moulineaux
 T. 01 58 88 3000 / F. 01 58 88 30 10 / contact@art3000.com
www.lesiteducube.com



Le Cube, centre de création numérique de la Communauté d'Agglomération Arc de Seine à Issy-les-Moulineaux, est animé et géré par l'association ART3000. Le Cube est membre du réseau des Espaces Culture Multimédia.
Partenaires officiels : Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Ile-de-France, DDAIL), Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (DUI), Conseil Régional d'Ile-de-France, Virtuels.
Avec le soutien : Conseil Général des Hauts-de-Seine, Fnac.com, Bookstorming, Mindscape, Talents, Domestique.
Partenaires médias : Arte tv, Télérama, Radio France multimédia, Beaux Arts magazine, À nous Paris, MCD, Radio FG, Paris-art.com, Paris Mômes, MILK.

“WE NEED A VOLUNTEER” DE COCOON

PERFORMANCE

Si le punk a cassé un certain nombre de choses, en revanche il n'a rien changé à la structure musicale classique couplet/refrain et encore moins à la forme conventionnelle du concert rock dans son rapport scène/salle. C'est sur ce constat que Christophe Demarthe crée en 1981 son groupe, Clair Obscur, qui ne cessera jamais, dans ses apparitions iconoclastes, de s'attaquer aux schémas établis de la représentation scénique. Lorsqu'il fonde Cocoon en 2004, en transfuge de la scène cold wave/indus, il ne peut qu'à nouveau relever l'ensemble des codes qui unissent la musique électronique à une oeuvre expérimentale. Ces codes, ces schémas (qui par bien des côtés rejoignent ceux d'une certaine tendance de l'art contemporain) serviront de base, de terreau et de réflexion aux apparitions scéniques du projet Cocoon.

Bien plus qu'un simple objet sonore basé sur un concept d'album, Cocoon se lit comme un projet artistique global. Le spectacle “We need a volunteer” se présente d'abord comme un concert de musique électronique classique, avant de devenir, par un jeu de glissements successifs, un spectacle de l'ordre de la performance, qui fait appel de manière active au public en bannissant l'écoute passive caractéristique des laptops. Le dispositif scénique mis en place dénote avec l'immobilité caractéristique des prestations concerts de musique électronique et s'inscrit définitivement au croisement de l'image, du son et du spectacle vivant, pour une transdisciplinarité modulable.

CHRISTOPHE DEMARTHE

Christophe Demarthe est notamment connu en tant que membre fondateur et chanteur du groupe Clair Obscur, qui est l'un des premiers à avoir officié dans les années 80 en France à des rapprochements entre la musique, les arts plastiques, la danse et le théâtre. David Sanson a écrit : « De toutes les formations qui animèrent la scène cold wave et industriel française des années 1980, Clair Obscur est certainement l'une de celles dont le rayonnement fut le plus vif au-delà des frontières de l'Hexagone (...) les groupes avec lesquels il a partagé l'affiche et les lieux où il s'est produit disent bien la richesse de l'univers de ce groupe radicalement inclassable. »

Christophe Demarthe travaille depuis de nombreuses années à la frontière du son et des arts visuels, et a créé des architectures sonores pour le théâtre, la danse, le cinéma, les arts plastiques, la radio, collaborant notamment avec Bruno Lajara (501 Blues, Ne Pas, Fuites, Après Coups, Léon le Nul...) et avec Jean Couturier pour des pièces radiophoniques sur France Culture. Il a composé des musiques pour le cinéma et la télévision (France 2, Canal +).

“WE NEED A VOLUNTEER” DE COCOON

“Sans conteste, la beauté de ce Cocoon se révèle abrupte et abrasive”

Mouvement, Léa Lescure, 2006

“Une performance tout sauf exclusivement musicale, du genre qui annonce la couleur avec sous-titres sur grand écran. Du décalé qui questionne, inquiète parfois... et fait jubiler.” *Télérama*, Cathy Blisson, 2006

<http://cocoonmusic.free.fr>

www.optical-sound.com



Comme dans un « Cocoon » au Cube...



Deux rendez-vous culturels à ne pas manquer au Cube au mois de décembre.

L'art dans la Ville...

En juin 2008, les Isséens pourront découvrir la nouvelle édition du festival d'art numérique à ciel ouvert, « Le Cube Festival ». Depuis sa création, Le Cube explore l'impact des nouvelles technologies sur la relation entre art et cité en exposant notamment les nouvelles formes de création numérique dans la Ville, à ciel ouvert. En préambule au « Cube Festival », ce dimanche aborde les questions de la relation entre l'art, la Ville et ses habitants en présentant, en images, quelques exemples précis.

Et de 15h à 18h : atelier multimédia gratuit pour les enfants en accès libre.



« Square » de Komplex Kapharnaüm

Dimanche 2 décembre à 15h, entrée libre

Cocoon : concert exceptionnel



« We need a volunteer » de Cocoon

Le spectacle « We need a volunteer » est un concert de musique électronique classique, avant de devenir, un spectacle de l'ordre de la performance, qui fait appel de manière active au public. Le dispositif scénique s'inscrit définitivement au croisement de l'image, du son et du spectacle vivant.

Jeudi 13 décembre à 20h30

Tarif 5€, gratuit avec la carte du Cube

Et aussi ...

Atelier adultes « Fictions vidéo »

Scénario, montage, découpage d'une intrigue vidéo... Un atelier animé par Véronique Hubert, artiste vidéaste.

Tarif 4 séances : adhérent 30€, non adhérent 50€, sur inscription.

Les samedis 1^{er}, 8, 15 et 22 décembre de 14h à 17h

Trucs et Astuces

Courtes séances de questions-réponses pour mieux comprendre l'ordinateur dans la vie courante. Sur inscription et adhésion. Pour adultes. Tous les vendredis à 14h30

Espace Lounge : « Silent Room » de Skoltz Kolgen

Seize individus, seize chambres, seize intimités... Une vidéo comme une radiographie de seize intimités. Entrée libre.

Du samedi 1^{er} au samedi 22 décembre

Le Cube - 20, cours Saint-Vincent

Tél. : 01 58 88 3000

Web : www.lesiteducube.com

> Théâtre > Danse > Musiques > Clubbing > Enfants > Expos > Cinéma

Télérama Sortir

THÉÂTRE

**Deschamps et
Makeïeff réveillent
l'Opéra-Comique**

Bugge Wesseltoft
revient au jazz

Photo : Paris en couleurs

Week-end illustration
à Strasbourg



DU 12 AU 16 DÉCEMBRE 2007. SUPPLÉMENT À TÉLÉRAMA N° 3022 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

WE NEED A VOLUNTEER

Le 13 déc., 20h30, le Cube,
20, cours Saint-Vincent,
92 Issy-les-Moulineaux,
01-58-88-30-00. (5 €).

IT Ça se passe comme ça, avec "Cocoon", projet solo de Christophe Demarthe (fondateur du groupe Clair obscur). La performance est tout sauf exclusivement musicale, du genre qui annonce la couleur avec sous-titres sur grand écran : "It is rather boring to watch a man behind his laptop looking so concerned." ("C'est vraiment chiant de regarder un homme concentré derrière son ordinateur"). Alors Demarthe cherche une volontaire qui se laisserait éventuellement envelopper de film plastique ou lirait un passage d'"Histoire de l'œil", de Georges Bataille, balance des nappes atmosphériques qui se distordent ou dérivent rock, impassible, sur fond de roman-photo vidéo ou de film porno sans acteurs... Avec la complicité de Dorota Kleszcz, du décalé qui questionne, inquiète parfois... et fait jubiler.

Prezydent Miasta Katowice
Galeria Sztuki Współczesnej BWA Katowice
Katedra Intermediów Akademii Sztuk Pięknych w Krakowie

zapraszają na

VI Międzynarodowe Spotkania Sztuki

6th International Art Meeting Katowice 2007

INTERFEJS INTERFACE

nowe media, sztuka internetu, interaktywne
systemy wielozmysłowe i biotechniczne, instalacje
audio-wideo, instalacje multimedialne,
wideo-performance, performance sieciowe, obrazy
cyfrowe, prezentacje generatywne, rzeczywistość
wirtualna, emisja i komunikacja telematyczna,
współpraca i projekty w sieci...

Florent AZIOSMANOFF – Francja
Janusz BĄKOWSKI – Polska
Michał BAŁDYGA – Polska
Włodzimierz BOROWSKI – Polska
Carol-Ann BRAUN – Francja/USA
Michel BRET – Francja
Wojciech BRUSZEWSKI – Polska
Józef BURY – Polska/Francja
Bernard CAILLAUD – Francja
Marek CHOŁONIEWSKI – Polska
Edmond COUCHOT – Francja
Jean DUBOIS – Kanada
François R. – Francja
Dorota KLESZCZ – Polska/Francja
Wojciech KOSMA – Polska/Anglia
Catherine LANGLADE – Francja
Nicolas MAIGRET – Francja
Pol OLORY-PISANO – Francja
Jan PAMUŁA – Polska
Andrzej PAWŁOWSKI – Polska
Jan PIENIAŻEK – Polska
Juraj POLIAK – Słowacja
Artur TAJBER – Polska
Marie-Hélène TRAMUS – Francja

(SZTUKA)

wernisaże | wystawy

BWA Galeria Sztuki Współczesnej
Al. Korfantego 6, ☎ 032 2599040
czynne: wt-nd 10-18. Bilety 5,50 zł
i 3 zł, w śr wstęp wolny dla młodzieży
szkolnej i studentów

Kategorie przestrzeni II – prace Jerzego
Kałuckiego, wystawa trwa do 6.05.

Interfejs Interface – 6. Międzynarodo-
we Spotkania Sztuki Katowice 2007 – 9-
12.05. Nowe media, sztuka internetu,
interaktywne systemy wielozmysłowe
i biotechniczne, instalacje audio-wideo,
instalacje multimedialne, wideo-perfor-
mance, performance sieciowe, obrazy
cyfrowe, prezentacje generatywne,
rzeczywistość wirtualna, emisja i ko-
munikacja telematyczna, współpraca
i projekty w sieci. Program: Rozpoczę-
cie spotkań – prezentacja programu
Spotkań i wystawy towarzyszącej,
godz. 16 + Marek Chołoniewski
– Dark&LightZone/face, 1999–2007.
Performance – działanie interaktyw-
ne, godz. 17 + Wojciech Bruszeński
– projekcja wideo z komentarzem au-
tora, godz. 18 + Wojciech Kosma – Ka-
towice, 2007. Performance – działanie
interaktywne, godz. 19 – 9.05; Sym-
pozjum tematyczne Interfejs Interface,
godz. 14-18 + Florent Aziosmanoff – Le
Petit chaperon rouge, 2002. System fik-
cjonalny dla trzech autonomicznych
robotów Aibo ewoluujących w czasie
realnym. Dokument wideo z komenta-
rzem Carol-Ann Braun, godz. 18.30 +
Józef Bury – Praktyka prywatna, 1992.
Interaktywny system fotooptyczny i au-
diowizualny, performance i instalacja.
Dokument wideo z komentarzem au-
tora, godz. 19 + Bernard Caillaud, Hector
Zazou – Quadri(+)Chromies, 2004.
Obrazy algo-kinetyczne, prezentacja
generatywna i aleatoryczna. Projekcja
wideo z komentarzem Marcina So-
bieszkańskiego, godz. 19.15 – 10.05;
Artur Tajber – Timemit. Projekcja
wideo, godz. 16.30 + Nicolas Maigret
– Between 0.1, 2002–2007. Multimedia,
audio-wideo-performance, godz. 17 +
François R., Dorota Kleszcz – Zone,
2006. Koncert/ media/ performance,
godz. 17.30 – 12.05.

Interfejs Interface – wystawa to-
warzysząca 6. Międzynarodowym
Spotkaniom Sztuki Katowice 2007,
w której udział biorą: Janusz Bąkowski,
Michał Bałdiga, Włodzimierz Borowski,
Carol-Ann Braun, Michel Bret, Edmond
Couchot, Marie-Hélène Tramus, Józef
Bury, Bernard Caillaud, Hector Zazou,
Jean Dubois, Catherine Langlade, Pol
Olory-Pisano, Jan Pamuła, Andrzej
Pawłowski, Jan Pieniżek, Juraj Poliak.
Wystawa jest czynna: 9.05, godz. 16-20,
10.05, godz. 14-20, 11.05, godz. 10-18,
12.05, godz. 16-20.

Armando. Wernisaż 18.05 (pt), godz.
17, wystawa potrwa do 12.08. >>>
więcej str. 35

SortirauxExpos

Le Miam

Musée International des Arts
Modernes - Sète - 04 67 46 20 98

Jusqu'au 19 Mars

Le Manège enchanté

Le MIAM a choisi de consacrer la période de Noël et des fêtes de fin d'année au fameux film d'animation créé par Serge Danot, *Le Manège enchanté*. Cette création, un trois fois rien de carton, de balsa, de feutrine et d'imagination a vu le jour en 1964 et compte, depuis cette époque, près de sept cents épisodes. Les histoires de Margote et Pollux au Bois joli ont enthousiasmé les anciennes générations. Elles continuent aujourd'hui de fasciner les plus jeunes.

Sont exposées au musée, en premier lieu, les marionnettes originales qui figurent dans tous les épisodes et qui ont été conservées par la veuve de l'auteur. Le MIAM présente également des accessoires, des constructions, du matériel de cinéma d'animation, des bobines et de nombreux produits dérivés. Cet ensemble d'objets sera accompagné de documents divers retraçant l'histoire de cette aventure : photographies de tournage, affiches...

Une telle exposition stimulera bien entendu la nostalgie des adultes comme elle suscitera l'étonnement des enfants. La présentation, épurée et claire se proposera d'expliquer ce qu'était le cinéma d'animation à l'ancienne tout en évoquant l'avenir du film numérique.

Prolongation

jusqu'au 28 janvier

Quotidien en construction

Exposition des travaux de l'atelier d'Art Thérapie de Service Médico Psychologie de Sète du Centre Hospitalier Intercommunal du Bassin de Thau. Cette exposition est le résultat d'un travail réalisé avec une vingtaine de personnes en rupture qui ont accepté de présenter au public un travail intime, à l'origine à vocation thérapeutique. La difficulté a résidé, entre autre, dans l'acceptation d'affronter un regard critique, un jugement extérieur. Mais une fois cet obstacle surmonté, cette démarche n'est elle pas la preuve d'une revalorisation de l'estime de soi ?

Cette expérience créative n'est elle pas le signe pour ces personnes, d'une confiance retrouvée ?



Atelier du Jardin des Fleurs

Rue du jardin des fleurs à Sète.

Rens: 06 16 36 46 32

ou 06 62 50 49 56

Dimanche 29 janvier dès 16h

"3 jours, 3 formes, 3 femmes"

Dans le cadre de l'opération "3 jours, 3 formes, 3 femmes" initié par la Fonderie, le Lieu Noir présente à l'atelier du jardin des fleurs une après-midi de performances le dimanche 29 janvier à partir de 17 h00.

Dorota Kleszcz présentera tout d'abord 2 performances intitulées BLANC suivi de NOIR. Cette jeune artiste polonaise peint, joue dans la rue, crée des installations des vidéos et réalise des performances dans toute l'Europe depuis plusieurs années en bousculant le petit monde de l'art. Elle est emblématique de la nouvelle vague d'artiste venu des pays de l'ex-empire soviétique.

Ces performances sont généralement qualifiées de sauvages, puissantes et traitées avec force de la féminité, celles-ci s'articulent autour du vide et du plein, se remplir, se vider.

Sa participation à cette journée est un bel événement pour la ville de Sète et la région montpelliéraine.

Lucille Calmel performe dans la région depuis quelques années puisqu'elle fut à l'origine du groupe "les Myrtilles" créé à Montpellier. Adeptes du body art, imprévisible, dérangeante voire choquante Lucille Calmel se met à nue, violente, fidèle à son parcours artistique jalonné

Sagittaire

Excellente période pour renouer avec d'anciens contacts ou pour en créer d'autres. Votre facilité à communiquer sera une aide précieuse pour engager des négociations ou peaufiner un projet que vous chérissez depuis longtemps. Les sentiments restent sobres, mais pas moins intense. C'est le feu qui couve sous les cendres !...

Horoscope, cours d'astrologie et Tarots par Nicole Houbbron

04 67 20 13 93

d'expériences publique-corps et de son leitmotiv "j'en scène, tout m'est acte - sans demi-mesure". Sa performance sétoise est annoncée comme extrême, à vérifier sur place.

Lili Fantozzi est l'hôte de la journée, elle accueille le Lieu Noir dans son atelier du jardin aux fleurs. Elle a participé dans le passé à plusieurs expériences avec le groupe "Myrtilles" à Sète, à Montpellier, à Nîmes et nous prépare pour cette occasion une performance surprise, tout en décalage et en humour.

Amateur de sensation forte, le rendez-vous est pris. Le spectacle débutera vers 17 h00 le dimanche 29 janvier, il est très fortement déconseillé aux mineurs dont l'entrée sera interdite.

Photo de Dorota Kleszcz.

Espace Felix.

2, quai Général Durand.

Sète - Tél. 04.67.74.48.44

jusqu'au 31 janvier.

"Le sous-marin ou l'aventure de l'œil" et "Souvenir de Sète dans le futur"

Musée Paul Valéry

Rue François Desnoyer

Sète - Tél. 06 67 46 20 98

jusqu'au 5 février

Escapes

Exposition d'André Cervera

Ze strony apostazja « recenzje »

Festiwal ma to do siebie, że poprzez kumulację wydarzeń mających miejsce podczas ich trwania, nie możliwe jest zobaczenie wszystkiego. Wymagałoby to umiejętności bilokacji lub (i) znacznej wytrzymałości fizycznej. Liczę więc na wyrozumiałość Czytelnika, który wybaczy mi kilka luk w opisywanym poniżej wydarzeniu.

Oficjalne otwarcie V. INDUSTRIAL FESTIVAL miało miejsce 7 listopada w Domu Edyty Stein, choć już dzień wcześniej na ul. Świdnickiej przechodnie mogli oglądać wystawę prac Arka Bagińskiego. Jego sztuka jest raczej znana, Arka poza tworzeniem obrazów zajmuje się również video-art'em, oprawą wizualną koncertów JOB KARMEY (to właśnie on, wraz Maćkiem Frettem z wyżej wymienionej formacji, jest organizatorem festiwalu). Kto jednak dalej nie kojarzy twórczości Bagińskiemu, temu radzę poszukać jej w internecie lub przy okazji wydarzeń organizowanych przez stowarzyszenie Industrial Art. Od siebie jedynie powiem, że gigerowska estetyka mi nie leży, toteż odpuszczę sobie recenzowanie prac Arka. Wracając do otwarcia festiwalu: właśnie tu zaczyna się jedna z zapowiedzianych we wstępie luk. Nie byłem na niej, ale napiszę co miało miejsce. Oficjalne otwarcie połączone z bankietem (według obecnych wiktuały zasługiwały na uznanie, podobnie jak wino, które, jak w podobnych przypadkach, szybko uległo wyczerpaniu). Można było obejrzeć wystawę fotografii i instalacje. Znajomy polecił mi twórczość Jordana Kłoskowskiego, autora funkcjonalnych rzeźb-instalacji, służących m.in. czyszczeniu sumienia. Na zakończenie wieczoru zagrał zespół MOAN.

Kolejny dzień festiwalu to wystawa prac Kaina Maya - artysty, który swe malarskie i graficzne twory publikował m.in. w Non Stop, Sztandarze Młodych, Mać Pariadce. Oprócz ilustrowania magazynów, przygotowywał też okładki wydawnictw muzycznych. Jego obrazy zdobią m.in. klub anarchistyczny na poznańskim skłocie Rozbrat, przedstawiają bóstwa mitologii rewolucyjnej: Bakunin, Kropotkin, Goldman, Machno. Na wystawie zorganizowanej w ramach Industrial Festivalu, zaprezentował pracę, w których więcej było wyobraźni-wizji i inspiracji literaturą, aniżeli historią. Generalnie mamy do czynienia z kiczem (celowym, co zawsze będzie lepszą opcją od kiczu nieuświadomionego) romansującym z surrealizmem. To samo cechuje jego poezję, choć więcej tu akcentów geriatryczno-fekalnych, które mają uwypuklać problemy społeczne w naszym kraju. Odczyt wierszy urozmaicony został krótką historią czarnoskórych skinheadów z Jamajki. Kameralne dość spotkanie szybko się skończyło, nie dając szans na zapowiadane party. Cóż... środek tygodnia.

Czwartek jest kolejną luką w tym sprawozdaniu. Miał wtedy miejsce wykład Rafała "Glaukosa" Kochana "Geneza oraz rozwój muzyki (kultury) industrialnej". Frekwencja ucieszyła organizatorów, okazało się, że tematem tym interesuje się młodzież, która tłumnie przybyła do Galerii Entropia. Z posiadanych przeze mnie informacji wynika, iż historyczna wizja Kochana jest różna od wizji znajomych, ponoć został w niej zaakcentowany noise'owy aspekt industrialu, a zmarginalizowany ten rytualny. Niemniej jednak wykład zebrał pozytywne recenzje, choć największe zainteresowanie wzbudzała postać Kochana, zakulisowo zwanego Generałem, z racji kierowniczej (aczkolwiek nie tak wysokiej) funkcji jaką pełni w Wojsku Polskim. Jego encyklopedia industrialu przechodzi powoli do legendy. Znajomy, który widział jej fragmenty, stwierdził iż zdradza ona wielką wiedzę i erudycję autora, jednakże prawdopodobnie nigdy nie ujrzy światła dziennego. Dla zainteresowanych: parę tekstów Kochana znajdziecie w internecie.

Właściwie piąta edycja festiwalu industrialnego zaczęła się 10 listopada w piątek. Do tej pory trwały imprezy towarzyszące, mniejsze rangą, aczkolwiek jak najbardziej godne uwagi. Najważniejsza jest jednak muzyka. Wieczorem, w Sali Goetyckiej przy ul. Purkyniego, pojawiło się około 300 osób, aby posłuchać muzyki, obejrzeć video-art, film z muzyką graną na żywo. A także dlatego, aby się spotkać, pogadać, zakupić płytę. Tu drobna dygresja: w kramikach dystrybutorów można było zauważyć dominację muzyki martial'owej obok klasyków, którzy znaleźli się w mniejszości (COIL, NON). Występy zaczęły się od performance'u "Zone", zaprezentowanego-

przez dwójkę Francuzów i Polkę. Muzyka, dźwięki, recytacja były dopełnieniem obrazów, które pojawiały się na ekranie. Tematem występu tria była refleksja nad kondycją człowieka w świecie zdominowanym przez technologię, jej wpływ na jakość relacji międzyludzkich. Trudno mi sobie z perspektywy czasu przypomnieć jakieś główne motywy obrazów i dźwięków, za to doskonale wbił mi się w pamięć pewien żart. Aby go zrozumieć, należy uzmysłwić sobie jego kontekst. Na scenie przy laptopach siedzą 3 osoby, w skupieniu patrzące na monitory, a za nimi stoi ekran, na którym wizualizują się efekty ich pracy. Nagle wszystko siada, pojawia się znany użytkownikowi Windowsa pulpit, dźwięczy znany (i jakże nielubiany) dźwięk ostrzeżenia i pojawia się komunikat o awarii. Próba jego usunięcia, kończy się wyskoczeniem następnego i jeszcze następnego. Chichot przemierzył salę. Nagle zawieszony już system dostaje tripa, pulpit zaczyna zmieniać kształty i kolory, dźwięk awaryjny zmienia swe brzmienie i wszystko kończy się chaosem. Następnie na scenie zainstalowała się JOB KARMA, która zagrała koncert z wizualizacjami. Elektroniczne brzmienia wypełniły salę, zalewając ją falami dźwięków i zlewając się z obrazem. Niestety, miałem okazję już widzieć ten zespół i nic, ani nikt nie jest mnie w stanie przekonać, abym słuchał go na koncercie. Bardzo lubię włączyć sobie JOB KARME w domu, kiedy jestem sam i w spokoju kontemplować dźwięki. Od koncertu wymagam jednak większej dawki energii, sama atmosfera ją wymusza: tłum ludzi, rozmawiających, śmiejących się i popijających trunki. Tu nic nie pomogą dodatkowe bodźce w postaci obrazu. Choć jest to jeden z moich ulubionych projektów ambientowo-okolo-industrialnych, to muszę odbierać jego muzykę sam na sam. Podobnie rzecz się miała z gwiazdą wieczoru IN THE NURSERY, która grała na żywo do filmu Teinosuke Kinugasa "A Page of Madness" z 1927 roku. Ich spokojne granie również bardziej sprzyja samotnej medytacji, choćby i z filmem, aniżeli zbiorowemu odbiorowi. W efekcie miałem problem i z percepcją obrazu (do dzisiaj nie wiem o czym był ten film i czy w ogóle był o czymś), i muzyki. Co chwilę ktoś przechodził, trzącał, robił zdjęcia. Cóż, może po prostu źle stanąłem. Jedno jest pewne: ci, którzy nie mają problemów z publicznymi wystąpieniami takich zespołów, na pewno się nie zawiedli. Zarówno JOB KARME, jak i IN THE NURSERY można zaufać, jeśli chodzi o poziom gry i sprawność techniczną. Dwa poziomy niżej wystąpił C.H. DISTRICT i planowo miał zagrać IDIOT SAINT CRAZY, ale tego już nie sprawdziłem, chcąc się wyspać przed następnym, na pewno najdłuższym dniem festiwalu.

11 listopada, jak co roku, Wrocław obchodził dzień

niepodległości. Kilkunastu neopogan przyozdobionych runami odśpiewało w Ryńku "Rotę" zmieniając słowo Bóg na Swaróg, po czym rozeszli się. Niedługo potem babcie mknące pomodlić się do Dominikanów za ojczyznę, minęły przestraszone dwójkę ludzi, którzy zmierzali w stronę nieodległej Sali Gotyckiej. Wyglądali jak wermachtowcy. Drugi dzień festiwalu był zdominowany przez klimaty neofolkowe, chociaż zaczęło się od grupy EINLEITUNGSZEIT, która zafundowała publiczności piekło. Grali głośno, hałaśliwie, budując na scenie pulsującą ścianę dźwięku. Słysząc było drgające szyby w oknach, a drzwi do toalety drgały. Ktoś na scenie iskrzył, tnąc się fleksą, na ekranie rytualne zabawy z ogniem i stałą. EINLEITUNGSZEIT zrobił duże wrażenie, zaczynając z grubej rury. Następnie salę wypełniły delikatne dźwięki i wokół CLAUSTRUM, którego muzyka przyozdobiona była bardzo ładnymi zdjęciami i filmami w czerni i bieli. Po tych dwóch występach na scenie pojawili się Węgrzy ze SCIVIAS i szczerze mówiąc, dzisiaj po miesiącu od tego koncertu, niezbyt pamiętam, co grali, tym bardziej, że słyszałem ich po raz pierwszy. Sądzę, że jakiś neofolk, bo to pierwszy zespół, który w jakiś sposób nawiązał do tego gatunku, który miał już królować do końca wieczoru. Kolejny występ to ARANOS: mieszkający w Szkocji Czech, grający na skrzypcach. Człowiek starszy, lubiący na scenie poskakać, porobić "gwiazdy", powyglądać się. Ceni absurd i czeskie poczucie humoru, trochę angielskie i surrealizm. Sympatyczny dziadek. Jednak należał do postaci kontrowersyjnych, gdyż ujmował miłą powierzchownością, ale ze sceny zejść nie chciał, nawet gdy zaczął okrutnie nudzić, a czekające na występ zespoły coraz bardziej męczyły się alkoholem i trawką. Gdy skończył odetchnąłem z ulgą. Zainstalowało się HEKATE. Nie wiem czemu wielu moim znajomym nie przypadł do gustu ten teutoński folk (mącony jakimś disko-dźwiękiem nie wiadomo po co) z kadzidłami (pewnie dla Wotana). Było magicznie, energetycznie i po niemiecku. Widać było, że granie sprawia muzyką radość: z uśmiechem walili w bębny i śpiewali. Jako ostatni zagrał GAË BOLG - zespół inspirujący się średniowieczną ludową kulturą francuską, pieśniami bardów i rycerzy. Ponadto charakteryzujący się przebojowością, świetnym kontaktem z publicznością i dużym poczuciem humoru. Sekta katarów spotyka Monty Pythona. Dla mnie najlepszy zespół całego festiwalu, choć grał bez jednego gitarzysty, który upił się i przepadł. Od razu ostrzegam: to, co zespół prezentuje na płytach, to 25% energii koncertowej. Występ skończył się około czwartej nad ranem, byłem wycieńczony i nie ryzykowałem pozostawiania pod opieką didżeja Wiktora Skoka, który przygrywał w festiwalowym klubie, gdzie wystąpić miał SYNTA[XE]RROR. I pewnie wystąpił.

W ostatni dzień poddałem się. Dym, stroboskop, łupanka to nie to, co można znieść po dwóch dniach intensywnych koncertów. Tyle zapamiętałem, gdyż dużo się spóźniłem i nie załapałem na COLD FUSION / RUKKANOR. Resztę zespołów sobie odpuściłem, nie widząc w EBM nic godnego uwagi. Znalazł się więc czas na pogaduchy ze znajomymi i w ogóle na towarzystwo. Ostatni dzień skończył się o piątej rano. Patrząc wstecz muszę powiedzieć, że cały tegoroczny festiwal pozytywnie mnie zaskoczył. Po pierwsze ze względu na swoją różnorodność. Panował nie tylko pluralizm gatunków muzyki postindustrialnej, ale i mnogość wydarzeń towarzyszących: wykład, wystawy, instalacje, imprezy. Po drugie organizatorzy spisali się na medal: pracy mieli ogromnie dużo, a rąk do niej mało, co nie zakłóciło w żaden sposób festiwalu. Po trzecie każda okazja, aby spotkać znajomych z innych stron świata, widzianych sporadycznie, jest jak najbardziej pozytywna. Minusami mogą być kondycja i niemożność wspomnianej na początku bilokacji (co umożliwiłoby zobaczenie dwóch rzeczy w tym samym czasie), ale to już nie zależy ani od organizatorów, ani od publiczności, która dopisała i sądząc po opiniach, bardzo dobrze się bawiła.

Adam (Hans) Moryc

Wszelkie informacje:

www.industrialart.eu/festival
www.industrialart.eu



think
* again



**MERRY
CHRISTMAS**

PRAGUE'S (ALMOST) BILINGUAL CITY MAGAZINE

25



SCENE
TEXT BY THINK SCENE AGENTS



**THINK TRANSCENDENCE
XI. PRAGUE INDUSTRI-
AL FESTIVAL**

Over the years, Ars Morta Universum have been responsible for bringing some of the most provocative musicians and sound artists from around the globe to our tiny city on the Vltava. For these folks, industrial music has never been a mere trend—it's a lifestyle encompassing a worldview, one that manifests itself in live performances in which sound, light, and video projections blend and bend, evoking a transcendent intellectual and emotional experience for audience and performers alike.

This year's Prague Industrial Festival will take over Kino Aero for two nights in December. Progressive musicians from around the world will be on site for this annual celebration of noise, darkness, and light. Local stalwarts Aghiatras will give what is sure to be another breathtaking performance, while Michael Nine, formerly of Death Squad, will unleash his controversial new project MK9. Wrocław, Poland's Job Karma creates rhythmical structures and dark landscapes in "neoindustrial" surroundings, while the multifaceted Z'ev, who has collaborated with Glenn Branca and Wharton Tiers, among others, will serve up a healthy dose of the unpredictable. Other performers at this year's festival include Herbst9, Thorofon, Fragment King and Anima Mundi.

December 9-10 – Kino Aero



**THINK KINGS OF NEW YORK
GOGOL BORDELLO**

"We've been kings of New York for like, five years now."

Across the Atlantic, something is stirring. An underground movement is taking the capital by storm, and now "Gypsy Punk" revolution is coming back to its native Europe. After fleeing his native Ukraine in the wake of the Chernobyl meltdown, front-man Eugene Hutz traveled through Eastern Europe via refugee camps until he emigrated to New York and met various other likeminded social misfits. Before long, Gogol Bordello was born, a mixture of Israeli, Russian, and Ukrainian musicians who were, according to Eugene, "the kind of characters who could only gather in New York."

So what can an unwitting bystander expect at a Gogol Bordello gig? "It is quite an elaborate show," laughs Eugene, "somewhere between Bertold Brecht and Birthday Party...except on speed." Now there's something you don't see every day.

It's difficult not to sit up and take notice of a band with the originality and passion of Gogol Bordello. They may not be a household name just yet, but as Mr Hutz puts it, "Soon we're gonna sneak into everyone's living room before they know what's happening..."

You've been warned, now go and lock your doors.

December 14 – Roxy



**THINK DEEP SHADES OF DARKNESS
THE DEEP EYNDE**

To go off the deep end - idiom; 1) To act recklessly or hysterically 2)

To lose one's mind. If only it were that simple to define The Deep Eynde, a complex band at the forefront of the Horror-Punk genre. This L.A. group's music comes on like a noir detective: dark, mysterious, sensual, intense, and predictably unpredictable. The influence of growing up in the 80's punk and goth scenes is ever present, but there is also an unexpected country and swing undertones that help their albums weave an enchanting musical web from which there is no escape. The Deep Eynde cites Johnny Cash, The Damned, Siouxsie and the Banshees, and the Misfits as influences, and their music shows why. The band has gone through mutations and transformations since being spawned over 15 years ago, but some things have remained constant—a reputation for unforgettable live performances and superior music. Their latest album, Shadowland, has met with unprecedented critical and audience acclaim, as did their stint on the Where the Bad Boys Rock European Tour in spring 2005.

The Deep Eynde will play at Rock Café 12.12.05. Support bands will be Slovak Goth-n-Roll legends The Last Days of Jesus and Czech Punk-n-Roll darlings Phantoms on Fire.

December 12 – Rock Café

Association **Polart**
Zgierz Pologne 2005



POLART : renforcer le dialogue et s'initier à la culture de l'autre

Créée en 1998 l'association POLART - Echanges Artistiques - basée à Strasbourg et à Łódź, se consacre au renforcement du dialogue interculturel avec l'organisation d'expositions itinérantes, de résidences ou de tables-rondes. Chaque année elle mobilise pour cela un solide réseau de partenaires présents dans l'ensemble de l'Europe des 25. Elle offre ainsi à de nombreux artistes plasticiens la possibilité d'être vus ici et là. Rencontre avec Monika Sielska, directrice de cette association franco-polonaise.

A la création de POLART qu'est-ce qui vous faisait penser le bien-fondé des échanges entre la France et la Pologne ?

Pour moi, l'art et notamment l'art contemporain a toujours été la meilleure carte de visite qu'un pays pouvait présenter. Il était donc tout à fait naturel qu'une association rende compte de ce constat qui est particulièrement vrai en Pologne. La scène artistique contemporaine polonaise est dyna-

mique et très créative. Chaque année nous tentons de la faire découvrir en France mais pas seulement ! POLART développe depuis sa création une dimension européenne et nos actions incluent aussi des pays comme l'Italie, l'Allemagne, la République tchèque, etc.

Est-ce que la dimension européenne souhaitée par POLART est facilitée par votre présence à Strasbourg, capitale européenne ?

Plus que son étiquette de capitale de l'Europe, Strasbourg est une ville géographiquement importante. C'est une ville frontalière au centre d'une région, le bassin rhénan, très dynamique et où le voisin européen n'est jamais bien loin. Mais au final notre visibilité est facilitée par la qualité de notre travail car c'est cela que nos partenaires, institutionnels ou non, jugent et en la matière la ville compte peu.

Vous organisez de nombreux projets chaque année, en quoi penser un projet en France est-il différent de penser un projet en Pologne ?

Dans l'art il n'y a ni barrières ni frontières, mais ce n'est pas encore vrai dans les têtes. Dès lors, nous devons à chaque fois tenir compte des mentalités différentes selon de quel côté de la frontière on se trouve et même si aujourd'hui les frontières sont de plus en plus minces. Mais il est vrai qu'en France montrer des artistes est plus facile qu'en Pologne car l'art, au sens large, n'est pas relégué au dernier rang du budget gouvernemental. Il y a une politique d'encouragement qui va dans le sens de la pédagogie et du dialogue culturel qui manque un peu en Pologne. Si certaines priorités sont essentielles, comme les infrastructures routières, les hôpitaux, etc., il ne faudrait pas oublier d'encourager les artistes qui participent pour le futur à l'écriture de notre histoire.

Cela est d'autant plus important que même s'il y a, par exemple en France, une tradition d'œuvre pour la culture, il reste toujours beaucoup à faire. En décembre 2002, POLART avait présenté le travail mondialement reconnu de



Monika Sielska aux côtés de : Kamil Kuskowski (artiste), Jarosław Lubiak (critique d'art, Musée Sztuki de Łódź). Inauguration de la Saison Polonaise, Nova Polska.

Józef Robakowski à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. L'artiste nous avait d'ailleurs fait l'honneur d'être présent et il a été plus qu'étonné de voir la réaction des étudiants français. Il y avait un vrai décalage entre les œuvres montrées, pleines de finesse et d'humour, et les réactions des spectateurs empreintes de beaucoup de froideur. Cette expérience est l'exemple même de l'incompréhension née du manque de connaissance de la culture de l'autre.

Comment alors y remédier quand même la volonté politique ne suffit pas ?

L'éducation culturelle et artistique demande un effort partagé entre les dirigeants et les structures comme POLART. Nous nous y attachons à notre niveau. En 2005, par exemple, nous avons organisé un cycle de conférences sur des thèmes généraux mêlant art et politique, justement, et artistes et médias. Mais pour preuve que la volonté de mettre en avant la culture existe de toute part, le professeur et député européen Bronisław Geremek, président d'honneur de l'association, nous a fait le plaisir d'ouvrir la conférence sur le thème très

peu débattu de « L'art contemporain : un terrain délaissé, un enjeu dépolitisé ? » au Conseil de l'Europe.

Pourquoi avoir choisi la forme associative ?

Les petits organismes sont un complément important au travail des grandes institutions. Ils aident également à la promotion de l'art contemporain mais dans un esprit de travail différent car employant moins de personnes.

Le tissu associatif est un élément de la chaîne essentiel en France ou en Allemagne, il doit encore se développer en Pologne.

Quels sont les projets de POLART pour l'année 2006 ?

Cette année encore, POLART propose de nombreuses manifestations très diverses. La première exposition de l'année se tiendra à Łódź au Musée des artistes à partir du 14 janvier. Nous y présentons le travail de trois artistes : Pierre Belouin, Christophe Demarthe et Dorota Kleszcz. Ensuite, nous présenterons à Strasbourg, en avril, un projet d'exposition itinérante qui présente la

création au féminin dans l'art contemporain avec des artistes polonaises, comme Magda Moskwa, et des artistes françaises, comme Gaëlle Lucas ou Céline Trouillet. Nous allons aussi participer à de nombreux festivals en Alsace : le festival Mode et Tissus, très connu en France, ou le festival des Nuits électroniques de l'Océan où nous proposons avec le WRO Center de Wrocław une sélection de plasticiens polonais. Mais notre projet phare de 2006 est la sortie en juin d'un magazine sur CD-ROM qui présente l'actualité artistique du continent européen sur le thème de l'Europe en mouvement. ■

Exposition au Musée des artistes de Łódź, ul. Tylna 14, du 14 janvier au 17 février. Vernissage le samedi 14 janvier à 19h en présence des artistes.
Renseignements : www.polart.asso.fr

NADÈGE MOREAU

L'HOMME ORCHESTRE, PIERRE BELOUIN & INVITÉS : CHRISTOPHE DEMARTHE, DOROTA KLESZCZ.

Avec l'Homme Orchestre, Pierre Belouin se met en scène à travers 6 portraits photographiques reproduits en grandeur nature par le photographe Benjamin Foucaud. Cette installation sonore "joue sur le souvenir de la musique des années 50, le surf et l'easy-listening. Pierre Belouin s'y fait simultanément guitariste, batteur, bassiste, joueur de synthé ou de guiro, un instrument mexicain. Il y emprunte les accessoires et les codes vestimentaires d'une époque révolue : chemise, petite cravate, cigarette aux lèvres mais qui sont aujourd'hui largement réemployés et remis à la mode par toute une génération de jeunes musiciens. Des artistes propulsés sur les grandes scènes européennes grâce à des titres bien pensés et surtout une image médiatique ultra contrôlée. Car que le spectateur ne s'y trompe pas, si la musique de l'homme orchestre est enjouée, l'ambiance ici recrée gaie, Pierre Belouin se sert du caractère ludique de son installation pour mettre en avant le travers d'une industrie du disque vendeuse de rêves : être connu, être médiatique. Les grandes majors vendent désormais aux artistes un quart d'heure de gloire au prix d'un CD, une stratification trompeuse tarifiée et à la chaîne.

Si Pierre Belouin n'a ici que l'apparence d'un musicien, il est résolument un artiste engagé sur deux fronts : la réflexion plastique et l'édition d'artistes-musiciens. A Łódź, une salle du Musée des artistes est réservée à son label Optical Sound (www.optical-sound.com). Pierre Belouin y présente les nombreux musiciens édités sous ce nom avec CD, musique et vidéo. Le jour du vernissage Christophe Demarthe donnera un concert « Cocoon », un projet édité par Optical Sound, et Dorota Kleszcz polonaise qui vit et crée entre Paris et Cracovie, sa ville natale, montrera une performance intitulée « Blanc ».

* Bande son réalisée par Yann Jaffiol du groupe Ultra Milkmaids.



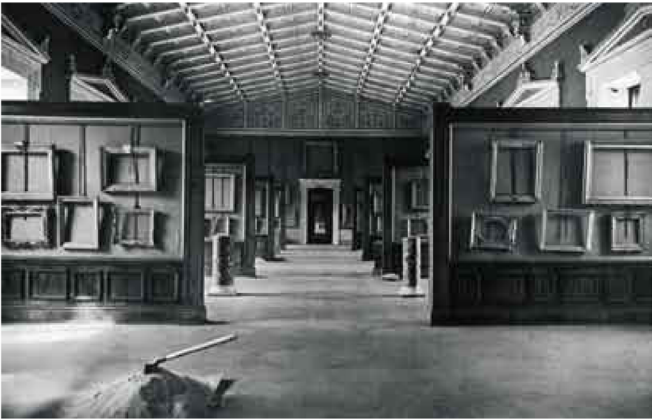
18^{es} Instants Vidéo numériques et poétiques

(m)éditorial

Mémoire renversante

Fin mai 2005, nous errions dans les rues de Mar del Plata, en Argentine, avec dans nos besaces des coquillages sur lesquels étaient inscrits des poèmes. La plupart s'inspiraient d'une phrase que j'avais un jour dérobé à un mur d'Espagne : *Tu me quieres virgen, tu me quieres santa, tu me tienes harta* ! (Tu me veux vierge, tu me veux sainte, tu me fatigues !). Nous découvrions un groupe d'hommes agglutinés devant une vitrine de magasin, en train de regarder un match de football télévisé. Nous les encerclons de nos coquilles poétiques. L'un d'entre eux en consulte quelques-unes, et se met à réciter un poème : *Tu me quieres alba, me quieres de espumas, me quieres de nácar...* Un texte qui, bien que ne reprenant pas les mêmes mots que nous, contient la même signification. La similitude est étrange. *Vous êtes en train de rendre un hommage à Alfonsina Storni qui, par ailleurs souhaitait que la poésie descende dans la rue pour que les passants puissent la ramasser comme des coquillages, nous confie-t-il. Comment est-ce possible que vous lassiez cela, ici, par hasard ? Alfonsina s'est volontairement noyée à Mar del Plata en 1938 !* Ni Alix de la Barrière (une artiste avec qui j'animais cet atelier de création poétronique à l'Alliance Française), ni moi, ne connaissons cette immense poète. La poésie est donc l'art de se souvenir de ce que nous n'avons jamais su ! Elle pose la mémoire, non pas comme un fardeau d'expériences qui nous renseignent sur ce qui s'est passé, mais comme l'effet d'un acte de création. La mémoire est un après-coup d'un futur contenu dans un poème.

Ces 18es Instants Vidéo sont une invitation à penser la mémoire. Plus qu'une invitation, c'est un appel à l'aide. Je m'explique : notre association s'est engagée, avec des partenaires européens, à élaborer une plate-forme qui devrait permettre sous peu d'avoir accès sur Internet à une mémoire de la création vidéo. Dans la foulée, il nous est apparu pertinent de travailler sur l'histoire de notre festival à partir de deux questions : *Que s'est-il passé ? Que s'est-il pensé ?* Durant ces dix-huit années... Oui, mais voilà : mémoriser, numériser, sauvegarder, préserver, conserver, classer, indexer... Pour quoi faire ? À quelle nécessité cela répond-il ? Quel lien existe-t-il entre la mémoire, la pensée et l'œuvre ? Pourquoi le souvenir plutôt que l'oubli ? Pourquoi la conservation plutôt que la



destruction que le poète Mallarmé désignait comme sa Muse ? Pourquoi tant de publicités autour de la préservation de notre patrimoine culturel (voir l'effet d'annonce de la bibliothèque virtuelle de Google), alors que dans le même temps tout est fait pour produire de l'amnésie sociale ? Combien sont ceux qui n'agissent pas comme si nous vivions la « fin de l'Histoire », c'est-à-dire une époque indépassable, un éternel présent sans révolution possible (futur), et donc sans passé ? Ces questions nous submergent. Il est impossible, voire indécent, de tenter de les résoudre tout seul. Intuitivement, et cette intuition est la raison d'être des Instants Vidéo, nous nous tournons vers les artistes, les poètes-cinastes, les poètes électroniques, les empêchements de penser en rond dans la cage des images numériques. Nous sentons bien, comme le souligne plus loin Jean-François Neplaz, qu'il ne s'agit pas seulement pour eux de résister au rouleau compresseur de l'oubli, mais de ré-exister, de ré-inventer un monde. Mais nous nous tournons aussi vers tous ceux qui refusent de devenir spectateurs de leur propre vie, de leur propre histoire, de leur propre devenir ; vers tous ceux qui refusent que la mémoire, notre mémoire historique, soit un domaine réservé de spécialistes qui la gèrent en fonction de critères qui ne servent qu'eux-mêmes ; vers tous ceux qui pensent que l'art ne doit plus être une activité humaine séparée de notre vie quotidienne. Il y a toujours eu beaucoup plus de créativité dans les actes de *ré-existence* accomplis, dans leur vie quotidienne, par des *non-artistes* que dans toute l'histoire de l'art. Mais ces actes sont aussitôt niés, cachés, banalisés jusqu'au jour où une convergence plus ou moins hasardeuse porte leurs auteurs au-devant de la scène : on appelle cela une révolution. Qui a vent de ces femmes des quartiers populaires de Buenos-Aires qui inventent un monde incroyable d'actions pour lutter conjointement

contre la violence conjugale, la misère (le tissu en guise de serviettes hygiéniques a fait sa répartition), l'ignorance... ? Entend-t-on parler dans nos médias de ces usines récupérées en Argentine, sans patron, et avec décisions collectives, égalité des salaires, centre culturel intégré... ? Non ! Les Maîtres de ce monde savent que de telles connaissances risquent de rester gravées dans la mémoire des opprimés et, un jour ou l'autre, se convertir en actes. Il y a des mémoires qui passent à l'action. Ce que, sur place, j'ai pu entendre de la bouche de quelques-uns de ces protagonistes sud-américains, m'incite à penser, qu'au contraire de l'ancien utopisme, où des théories entachées d'arbitraire avançaient au-delà de toute pratique possible (non sans fruit cependant), il y a maintenant une foule de pratiques nouvelles qui cherchent leur théorie. Ce phénomène contemporain a donc la même consistance renversante que ce que j'avance plus haut au sujet d'Alfonsina : la mémoire est un effet de l'acte de création (qui ouvre vers le futur) ; la théorie (le sens que l'on donne à une pratique) survient après l'action. Voici, semble-t-il, que j'ai bien mal-mené l'artiste, appelé aussi *créateur*, en le reléguant à la traîne des mouvements sociaux et de l'imaginaire populaire. Je n'écris pas ici un plaidoyer pour la personnalité de l'artiste, mais pour la liberté de la création *par tous et pour tous*, comme disait Isidore Ducasse. Cette liberté impliquera d'inévitables bouleversements qui dépasseront de loin le seul cercle du milieu culturel. Aucun poème, aucune œuvre d'art, n'a à se mettre au service d'un quelconque projet politique, d'une quelconque cause qui le dépasserait. En revanche, aucun projet de société ne peut contenir les germes d'une véritable émancipation humaine, s'il ne porte pas comme priorité absolue la liberté (et les moyens qui vont avec) de créer. La politique est au service de la poésie. Voici

donc, je le crois, l'artiste réhabilité. Pourquoi les Instants Vidéo mettent-ils tant d'acharnement à lutter sur le terrain du langage ? Parce que le langage est au cœur de tous les combats pour l'abolition ou le maintien de l'aliénation présente ; nous vivons dans le langage comme dans l'air vicié. On « emploie » des mots comme on « emploie » une main-d'œuvre. Mots et main-d'œuvre travaillent pour le compte de l'organisation dominante de la vie. Certains font même des heures supplémentaires : terrorisme, islamisme, citoyenneté, rentabilité, communication, travail, mérite, mémoire, numérique... Notre fonction est d'accompagner toutes les luttes d'émancipations humaines et langagières. Ces 18es Instants Vidéo sont à nouveau nomades. Comme la mémoire. Ils sont l'œuvre d'anciennes et de nouvelles complicités : Aix-en-Provence, Aix, Die, Fos-sur-Mer, Héraultville St-Clair, Istres, Marseille, Marignas, Miramas, Nice, Paris... Ils doivent tout aux artistes qui nous ont à nouveau fait confiance... Ils ont bénéficié de l'aide inestimable d'amis qui nous ont permis de découvrir des œuvres comme Delphine Gros pour le Liban, Marta Ares, Graciela Taquini, Javier Robledo pour l'Argentine, Bouchra Khalil pour le Maroc, *Heure Exquise* pour le reste du monde... On n'est jamais poète assez...

Marc Mercier

Marseille

La Compagnie
dimanche 6 novembre 2005

14h00

Scènes de la vie quotidienne

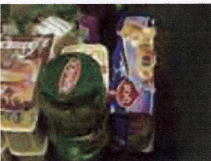
Comment vivent les gens sans la poésie ?... C'était les premiers mots qu'entendit en 1978 le public d'un spectacle théâtral mis en scène par Sophie Laurence : *Le Chant du Jour*. La pertinence du propos était renforcée par le fait qu'il est à peu près certain que personne dans la salle ne s'était jamais posé une telle question. Cette phrase, si magnifique, était prolongée d'un long silence. Vivre sans travail, sans logement, sans liberté, sans argent, sans machine à laver, sans télévision... : on peut débattre ! Mais sans poésie ! Il y a les *sans-papiers*, les *sans-abris*, les *sans-travail*..., mais les *sans-poésie* : ils ressemblent à quoi ? Quel service social peut les aider ? L'Etat ne pourrait-il pas intervenir au nom du droit d'ingérence ? Une société qui ne se soucie pas de ses poètes est une machine sans devenir, sans rêve, sans imagination. Quelles sont les racines de ce mal ? L'imagination du manque ! Notre incapacité à vaincre les Maîtres de notre monde qui, quotidiennement, inventent des interdits et des besoins futiles à consommer... Le poète est celle ou celui qui multiplie des possibles ludiques, créatifs, passionnants, gratuits et quotidiens...

Téhran

de Noémie Sjöberg (Suède, 2005) 5'11
Bataille de neige.

Nur

de Eleonore de Montesquiou (Allemagne, 2004) 4'30
Nur est une plage du nord de l'Iran, où les femmes sont obligées de se baigner habillées et voilées, où même se toucher les mains est interdit pour un couple. Nur est aussi l'histoire de cette femme jouant ou se débattant, avec un homme, avec son voile, se noyant presque, hurlant le révolte.



Eco +

de Yseult Digan (France, 2005) 8'40
Une famille fait ses courses de la semaine, les aliments défilent sur le tapis roulant d'une caisse. Chacun y va de son expérience, de ses goûts et de ses contraintes économiques. Un jonglage périlleux entre marques, sous marques et premiers prix.

Maisons

de Cédric Canaud (France, 2003) 2'44
Des maquettes de maisons, de mégas événements, plus proche de la narration d'un jeu vidéo que d'une catastrophe humaine.

Évolution D

de Dorota Kleszcz (Pologne, 2003) 9'47
Une recherche sur le phénomène de transformation, constituée d'images sans dialogues, qui explore une réflexion sur un voyage personnel intérieur. Dans les profondeurs du sous-sol parisien, dans un vieux parking automobile, se forme une silhouette ; celle-ci, née des débris de l'environnement urbain, entreprend une coordination de mouvements vers la reconnaissance de son corps, de son état d'être. Elle va visiter et définir l'espace environnant de ce labyrinthe de béton et en chercher la sortie. La silhouette voyage vers une autre dimension, vers l'endroit qui, peut-être, va lui proposer une nouvelle conception de la vie.

Conzernt in Streifen

de Stefan Demming (Allemagne, 2005) 3'23
Un touriste pose pour la caméra ; une fille, un sauveur : presque une narration (en rayons).



Karies

de Stefan Demming (Allemagne, 2000) 2'10
Composition pour brossage de dents...

Le pompon

de Cédric Canaud (France, 2002) 1'07
Un acteur projette un pompon contre une porte. L'action se retourne.

15h00

Mémoire

Nos souvenirs nous révèlent bien plus de choses sur ce que nous sommes devenus que sur ce que nous fûmes. C'est un regard porté vers le passé, depuis le quai de notre présent, qui nous donne une indication sur la place que nous occupons aujourd'hui. Il en va de même de l'Histoire. Il n'y a pas de lois historiques universelles, parce qu'il n'y a pas de science universelle. L'histoire est la succession des états divers par lesquels l'intelligence et la société passent. Elle est témoignage. Son utilité consiste à confirmer ou à démentir par les faits les hypothèses théoriques.

Nuvolari

de Antonio Poce (Italie, 2005) 3'
Vidéo poème musical et vocal créé dans le cadre de la célébration du coureur automobile mythique Tazio Nuvolari. Les images sont soit des archives historiques soit des productions originales de l'auteur. La musique fut composée par Valerio Murat qui s'est inspiré des hulkus de Giovanni Fontana.

Désormais...

de Fabienne Octobre (France, 2004) 25'
Poème documentaire... Désormais, je voudrais laisser affluer à mes lèvres ces mots de personnes qui esquissent les silhouettes de ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus là, de ceux auxquels tu m'as reliée en me redonnant la vie.

Breath

de Yseult Digan (France, 2005) 7'44
La forêt et la mer sont les deux poumons de la terre. Breath est une respiration au cœur de notre planète, les branches nous font penser aux veines pulmonaires. Leurs reflets sur l'eau et ce lent mouvement nous bercent et nous transportent vers notre passé prénatal.

Sur les épaules

de Stéphanie Boring (France, 2004) 1'47
Film en forme de lettre à un frère absent.

Le mal des loutins

de Morgane Launay (France, 2005) 3'40
Les derniers instants d'une jeune fille qui, en mélangeant les images et les mots, se remémore des bribes de son passé.

Try to understand

de Corinne Dardé (France, 2005) 6'
Une reprise de « The Trape » chanson de Kat Onoma, mixée avec la voix de Jack Spicer lisant « Billy the kid » dans une librairie de San Francisco en 1959. La vidéo est une tentative de re-prise des liens entre le texte, la voix, la musique et la reprise du texte par Burger, comme des allers-retours entre la source de l'évocation : un souvenir évanescant, une petite rivière, la narrateur et le kid... est-ce un piège ? et les multiples images qu'elle engendre. Répétition, dévoilements, effacements, mémoire d'un temps interne à la nature.

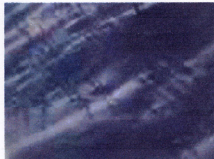
16h30

Femmes plurielles souveraines

L'homme aux idées préconçues, l'homme de l'idéalisme, voit toujours autre chose que ce qu'il voit. Il amorticé ce que de la réalité il reçoit comme brutal, dérangeant, dérangeant, troublant. Ce refus de nier l'existence de l'autre, de nier sa souveraineté, peut avoir des conséquences dramatiques, violentes. Trop de femmes en pâtissent. Toutefois, s'illusionner qu'une relation entre un homme et une femme pourrait être délestée du poids de son mystère, est tout autant idéaliste. Ils ne sont pas faits pour se trouver, mais pour se perdre l'un près de l'autre. Déchirement et union sont les deux faces d'une même pièce : le malentendu fondamental qui les fait vivre ensemble envers et contre tout.

Cuerpo cerrado

de Angela Lopez Ruiz (Uruguay, 2004) 2'19
Rituel. Corps, eau et sensualité.



Time warp

de Magali Theviot (France, 2004) 4'40
Images empreintes de jeu d'ombres et de lumières, de formes et de lignes où expressionnismes et esthétismes se croisent pour laisser libre cours à notre esprit sexué, pour créer des images de l'autre où il n'y en a pas. C'est le spectateur qui devient le synthétiseur, et le spectacle (la vidéo) en est le catalyseur.

Painted devil

de Even Tirtzi et Brian Karl (Israël, 2004) 52'
Où est abordée la question des différents rôles des femmes dans la société turque urbaine contemporaine, avec toutes les complexités, les nuances et les contradictions qui ont émergé, que ce soit au sein du monde laïc ou religieux, rural ou urbain, moderne ou traditionnel. S'y rattachent des extraits d'interviews de Turcs d'horizons très variés, paroles qui complètent des images de scènes de la vie quotidienne à Istanbul... La forme de ce documentaire a pour fonction de saper, de briser l'image d'une communauté unique et intégrée, et au sein de cette communauté, celle d'une représentation unique de la femme.

20h30

Les Iguanes

Dans cet espace séparé de nous, on en dénombre neuf. Des mâles et des femelles, portant les mêmes peaux. Costumes poussiéreux, éternelle cravate rouge. Placés le long d'un mur, ils rampent à terre le jour suivant. Visages argileux de terre séchée. Regards portés vers l'infini. Ils tendent à disparaître, se sentant transparents. Ils bougent peu, et vivent ensemble un temps suspendu. Ils se pensent invisibles, mais ils sont exposés. Collés au mur, ils fusionnent, se cachent, se réfugient dans une minéralité feinte...

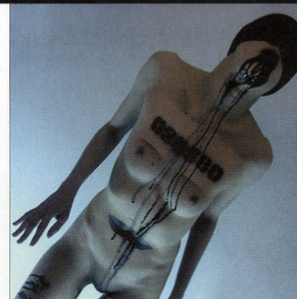


Tout doit disparaître

Les iguanes millénaires de Laurent de Richemond et Nicola Martin (France, 2005) 80'
Combien plus vaste l'espace que le vol de l'oiseau... Vidéo réalisée à partir d'une performance donnée en décembre 2004 aux Ateliers Toru-Bohu à Marseille.

(SCENA)

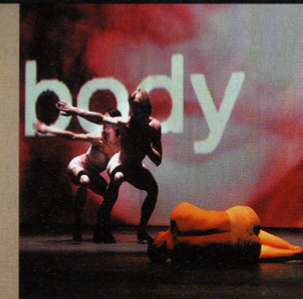
15-19.06 > Katowice



SUKA OFF



DOROTA KLESZCZ



2xU

11. FESTIWAL TEATRÓW A PART A Part cielesny

Trudno w to uwierzyć, ale wygląda na to, że rozłam w Stowarzyszeniu Teatru Cogitatur dobrze wpłynęło na teatralny krajobraz Śląska. Przybył mu nowy festiwal. Dwunastoletnią kontynuacją Festiwalu A Part będzie już nie tylko Międzynarodowy Festiwal Teatralny, tworzony przez Cogitatur, ale także letni przegląd organizowany pod starą szymbarką przez Stowarzyszenie A Part.

Kluczem doboru przedstawień i performance'ów do jego tegorocznej edycji stał się stosunek do ciała – pytanie o jego miejsce w naszej tożsamości i próba przededefiniowania nadawanych mu znaczeń. Pierwszy dzień imprezy poświęcony zostanie Stowarzyszeniu Teatralnemu Choreo oraz gliwickiemu Teatrowi A. Celem Stowarzyszenia Teatralnego Choreo jest rekonstrukcja antycznej muzyki i tańca na podstawie zapisów zachowanych na papirusach i stellach nagrobnych oraz starożytnego malarstwa. Wiąże się to z odtworzeniem używanych wówczas instrumentów, a także specyficzną emisją głosu. W tej interpretacji historia drogi Tezeusza przez labirynt jest metaforą ludzkiego

dążenia do ponownego zjednoczenia ciała z umysłem.

Warto się wybrać na „Świniopolis” Teatru Biuro Podróży. To część ciekawego projektu, zrealizowanego przez poznańskie teatry offowe, który miał „oswoić” przestrzeń dawnej poznańskiej rzeźni. W tej scenarii stworzona została parodia Historii przez wielkie „h”, nawiązująca do już tej mniejszej historii konkretnego miejsca. Oczekujące na świnioobicie zwierzęta tworzą społeczność, w której trwa walka o władzę i wybuchają świńskie rewolucje, jednak żadna z nich nie jest w stanie zachwiać rytmu kaźni.

W tym samym miejscu zrealizowane zostało wspólne przedstawienie Teatru Usta Usta i Polskiego Teatru Tańca „Erosion”, w którym badane są nie tylko zewnętrzne granice ciała, ale też granice jego rozpadu. Spojrzenie w głąb jego fenomenu oraz to każe twórcom spektaklu zadać pytanie, które stało się tematem festiwalu: „Czy to ja czy/ to mięsa stos?/ Dymiący życiem/ mięsa stos/ Białko/ ściegna,/ krew.”

—Pola Sobas

1.06 środa

Pan Plamka i jego Kot – A. Koehler-Hensel; reż. D. Miłkowski, scen. J. Rudzki, muzyka K. Dębski. Na motywach opowiadania Carolyn Sloan. Wesoła plastyczno-muzyczna zabawa teatralna dla dzieci w wieku 5-10 lat. **Teatr Rozrywki**, godz. 11; bilety 8-20 zł

Skarby złotej kaczki – J. Talarczyk; realizacja P. Gabara, kier. muz. T. Biernacki. Wznowienie popularnej bajki w nowej inscenizacji. **Teatr Muzyczny**, godz. 10; bilety 13 zł

4. Międzynarodowy Festiwal Teatrów Lalek „Katowice – Dzieciom”: **Och Emil** – Wrocławski Teatr Lalek, godz. 10 • **Pirat Pitt w korsarskiej podróży** – Figurentheater Sack un'Pack, Reichshof-Pettseifen (Niemcy), godz. 16.45

18 Teatr Ateneum

Pożarcie królewny Bluetki – M. Wojtyśko; reż. M. Martini-Madej **Teatr Śląski** Duża Scena, godz. 11; bilety 12 zł

Cholonek wg Janoscha; reż. M. Neinert, R. Talarczyk, scen. i kostiumy E. Salecka. Wyst.: G. Bułka, E. Grysko/B. Lubos-Święta, I. Malik, M. Neinert i in. Spektakl z udziałem Janoscha. Adaptacja kultowej książki „Cholonek, czyli dobry Pan Bóg z gliny”. Bohaterowie tej specyficznej śląskiej sagi, której akcja rozgrywa się pomiędzy 1930 a 1950 r., żyją na pograniczu z pełną świadomością braku przynależności zarówno do Polski, jak i do Niemiec. Ich świadomość – śląskich, czyli ludzi bez określonej tożsamości narodowej, co rusz stających po stronie

bądź Polski, bądź Niemiec sprawia, że za wszelką cenę starają się przetrwać, nierzadko kosztem własnej godności. **Teatr Kores**, godz. 19.30

Kopciuszek – wg E. Szwarc; reż. i choreografia H. Konwiński, scen. I. Domagała, muzyka: J. i M. Dzwonowsky. Wyst.: R. Celisńska, B. Ciołkowska, W. Cecherz, K. Korzeniowski i in. Klasyczna dziecięca literatura w bajkowej scenografii i efektownych, kolorowych kostiumach. **Teatr Zagłębia**, godz. 10 i 12; bilety 12 zł

Pan Drops i jego paka w poszukiwaniu Ciaptaka – J. Brzechwa; reż. I. Jun, scen. A. Sekula, muzyka M. Mikula-Drabek. Spektakl składa się z najbardziej znanych i lubianych wierszy Jana Brzechwy oraz wielu piosenek. **Teatr Nowy**, godz. 10; bilety 10-20 zł

2.06 czwartek

Królowna Śnieżka – B. Pawłowski; kier. muz. J. Marula, inscen. i choreografia H. Konwiński. Klasyczny balet w disney'owskim wydaniu. **Opera Śląska**, godz. 10.30; bilety 5-18 zł

W 80 dni dookoła świata po stu latach – J. Bielunas; reż. J. Bielunas, scen. i kostiumy E. Terlikowska, muzyka M. Pospieszalski. Wyst.: M. Książek, R. Talarczyk, J. Jędrusik, A. Ratajczyk i in. Prawie 200 kostiumów, kilkanaście zmian dekoracji, 60 wykonawców. **Teatr Rozrywki**, godz. 11; bilety 10-20 zł

Festiwal Teatrów Lalek: **Tajemniczy Hippopotamus** – Wysoka szkoła muzycznych umi, Divadelna fakulta, Katerda babkarskiej tvorby, Bratislava

Performance czy teatr – oto jest pytanie

„A part” to festiwal teatralny, poświęcony jednak teatrowi alternatywnemu, czy ulicznemu (chodzi o wszystko co nie mieści się w ramach tzw. teatru repertuarowego czy przedstawień realizowanych przez duże instytucje teatralne). Pozornie sztuka performance wydaje się bliska tego typu spektaklom, zwłaszcza, że bazują one często bardziej na wizualnych efektach niż aktorstwie. Ale pozornie. Performance to nie teatr a performer to nie aktor; w performance nie ma gry; performer na scenie reprezentuje siebie, aktor zawsze kogoś innego. Dlatego takie zestawienia są ryzykowne. Kiedyś próba powiązania performance z tego typu teatrem na krakowskim festiwalu „Reminiscencje teatralne”, gdy za program odpowiadał Andrzej Sadowski, który sam sytuuje siebie w obu dyscyplinach, okazała się niezbyt udanym eksperymentem. Aktorzy i reżyserzy patrzyli na performerów jak na nieudaczników. Dla nich performance to było zawsze „za mało”. W teatrze obowiązuje maniera grande, nawet gdy nazywa się go „ubogim”. Wtedy połączenie było niemal niemożliwe, także dlatego, że performance był jednoznacznie związany z użyciem bezpośredniości kondycji psychicznej i fizycznej artysty i to ona była prezentowana na scenie (aktor który by się skaleczył byłby uznany za fajtlapę, a na scenie pije się z pustych kieliszków). Jednak dziś forma performance stała się bardziej otwarta, stała się hybrydalna (oczywiście nadal działają klasycy, a Warpechowski nazywa siebie „ortodoksem”). Dlatego dziś - być może – takie połączenie formy teatralnej i performerskiej w performance jest możliwe i sprawdza się artystycznie. Bo dziś sztuka potrzebuje nowych form dla wyrażenia dzisiejszego życia. Potrzebuje nowej wolności (innej niż ta którą dawała awangarda, dziś już niewystarczająca). Hybrydyzacja wymaga jednak od artysty ogromnej świadomości tej sztuki. W dalszej części relacji z performerskiej części festiwalu „A part” omówię takie przykłady funkcjonowania elementów teatralności w formie performance.

Ogólne wrażenie po imprezie jest bardzo dobre. Organizator artystyczny – Arti Grabowski wraz z Anią Syczewską – zrobili imprezę, która nie męczyła wyobraźni przeładowanym programem i zapewniała też publiczności różnorodność doznań. Nie było tylko „lekko, łatwo i przyjemnie”, co jest dziś pewną chorobą imprez, gdy organizatorzy (kuratorzy) boją się ostrości, radykalizmu sztuki. Udało się zestawić prace mocne, wizualnie i konceptualnie. Udało – gdy zapraszając performerów tylko do pewnego stopnia można

przewidzieć to, co zostanie zaprezentowane (performance nie można „zamówić”). Sukces programu imprezy zależy od doświadczenia i wyczucia organizatora.

Festiwal sztuki akcji zaczął się od prezentacji pewnej specyficznej formy bo statycznej, typu „living sculpture”. To jedna z charakterystycznych form dla grupy Sędzia Główny (Ola Kubiak & Karolina Wiktor). Z rzeźbą wiąże to działanie jego mocno estetyzowana forma wizualna; z performance bezpośrednio odwołanie do doświadczenia cielesnego. Rzeźbiarska forma wizualna składała się z akwariów-wanienki z przezroczystej pleksi, wzniesionej na dwóch kolumnach. Tworzyło to rodzaj portyku jakiejś świątyni (Jakiej? Komu poświęconej? Jakim bogom?). Do akwariów-wanienki zostało wysypanych kilka kilogramów kostek lodu. W tym lodzie, na lodzie, złożyły swoje ciała artystki, zajmując pozycje leżące, naprzeciw siebie, tworząc symetryczny układ, który zawsze wzmacnia efekt monumentalności. Symetrię, ale i wzajemny związek, podkreślały identyczne peruki. Ich ciała zostały uprzednio przygotowane, posmarowane olejem (olej został wany także do lodu), a ich piersi i biodra zostały obwiązane taśmą – siatką (taką mającą zastosowanie w budownictwie). W ten sposób ich interesujące seksualnie ciała zostały pozbawione wizualnej zmysłowości, tej która jest podstawą percepcji zewnętrznej, „na pierwszy rzut oka”. Zmysłowość została przeniesiona na inny poziom – bezpośredniości doznania. W kontakcie z lodem ciało cierpi, po dłuższym czasie (rzeźba trwała podczas innych akcji) widzimy jak cierpi – sinieje, czerwienieje, bieleje, drży pokryte gęsią skórą. Powierzchniowa atrakcyjność seksualna ciała znika. Doznanie przechodzi na poziom zmysłowej perwersji (auto-perwersji), prowokowanej przez nadmiarowość, przesadność doświadczenia. To przecież nie jest ten dotyk kostką lodu ze standardów akcji filmów porno. Trzeba zniszczyć wizualność ciała, poniżyć jego „potoczność” - by dotrzeć do głębi zmysłowej cielesności. To bardzo wyrafinowana gra wyobraźni. Artystki namawiają do jej podjęcia, przekonują że warto. Trzeba tylko mieć powód – one mają: to sztuka i własne ciała.

Ciała użyła także Dorota Kleszcz. Jednak dla niej ciało w performance jest wizualną reprezentacją ego, a nie materiałem z którego buduje się doznania. Jej performance był mocno skomplikowany i wysmakowany estetycznie. W jego formie został położony silny nacisk na konstrukcję, w tym znaczeniu można powiedzieć, że był on konceptualny, a w każdym razie czynnik konceptualny odgrywał w nim dużą rolę. Performance był zbudowany w oparciu o przeciwieństwa. Składał się z

dwóch odsłon (pierwsza pierwszego i druga drugiego dnia) – bieli i czerni. Interesującym zabiegiem kompozycyjnym było zestawienie i uzgodnienie (czy uzgadnianie – w czasie ciągłym w trakcie działania) akcji na żywo z obrazem projektowanym na ekranie. Performance był grą z tym obrazem. Przedstawiał on artystkę wykonującą podobny rodzaj czynności jak w rzeczywistości przed publicznością. Czasem też obraz wideo był rodzajem partytury podpowiadającej, ale i uzupełniającej, wobec czynności artystki. W ten sposób jej obecność była zdwojona w dwóch wymiarach, lub, interpretując inaczej, była obrazem schizofrenicznego rozdwojenia, rozpadu na dwie egzystencje – realną i wirtualną, które niebezpiecznie nachodzą na siebie, mieszają, zacierając swoje granice. Tych podwójności zobrazowanych w akcji jest więcej – np. artystka eksponuje nagie ciało, które za chwilę zostaje ściśle zakryte specjalnym kombinezonem (szczelnie – gdyż zasłonięte zostają dłonie, stopy i cała głowa tak, że postać traci twarz i wszelkie cechy charakterystyczne). Praca domaga się odrębnego eseju ze względu na złożoność formalną jak i możliwe wątki interpretacyjne, a co nie może zostać rozwinięte w tym miejscu. W finale obu odsłon mamy scenę, gdy po przejściu przez szereg symbolicznych gestów i czynności, na ubraną na białą (czarno) postać leje się czarna (biała) ciecz. Tutaj dochodzimy do wyrażonej we wstępnym akapicie wątpliwości łączenia cech teatralności z performance. Jest to przykład sceny zagranej, choć nie do końca teatralnej, ale też nie mieszczącej się całkowicie w formie performerskiej. Łączenie tych dwóch języków wymaga ogromnej uwagi i wyczucia. Tu, tym co je spaja jest wizualność, estetyczność konsekwentnie prowadzona w całym dziele. Jednak ów obraz w scenie finalnej jest steatralizowany, język teatru zaczyna dominować, a wraz z nim pojawia się dydaktyka, jakby artystka koniecznie chciała nam coś wytłumaczyć, przekonać, zapominając na chwilę, że najbardziej przekonującym czynnikiem jest jej obecność. Nie chcę w tym ostatnim zdaniu formułować zdecydowanej oceny, gdyż sam nie mam wyrobionego zdania. Na pewno jednak obserwujemy tu ciekawe zmiany w podejściu do tego czym jest performance dziś. Na pewno następuje jego rozszerzenie i hybrydyzacja, a są to procesy które warto przedyskutować.

Po tym performance Darek Fodczuk pokazał coś, co zdecydowanie unika estetyki wizualnej (w estetyce artysta wyżywa się tworząc rzeźby), a zmierza w kierunku aktywizacji odbiorcy, włączenia widza w akcję. Artysta mówił potocznym językiem do widzów o sztuce performance i awangardzie, proponował wspólne proste ćwiczenia gimnastyczne (akcja miała miejsce w nieużywanej sali gimnastycznej), częstował ciasteczkami.

Zaprzysięgnął się w ten sposób z widzami, wkraść w ich łaski. Wszystko po to by zaostriżyć akcję. Niewinnie odbierał im torby i części zewnętrznego ubrania, gromadząc wszystko na środku sali. Sam też pozbawiał się części garderoby. Gimnastyka (przecież rozbiegamy się do gimnastyki, czyż nie?) okazywała się coraz bardziej pretekstem do prowadzenia jakiejś gry. Kto nie był ciekaw do czego ona prowadzi, mógł przejść do innej części sali, gdzie z uczestnika zmieniał się w widza, zyskując status nietykalności. Kto pozostał, był powoli w sympatyczny sposób przekonywany do pozbycia się kolejnych części garderoby, która trafiała na wspólną stertę rosnącą na środku sali. Granicą możliwości gry okazała się wola uczestników. Gdy artysta już nie mógł przezwyciężyć oporu przez zdejmowaniem kolejnych części ubrania – performance został zakończony wspólnym zdjęciem. Wszyscy najbardziej wytrwali gracze pod kierunkiem artysty utworzyli grupę naśladującą klasyczną rzeźbę. Rzeczywiście – aby było bardziej „klasycznie” postacie powinny być nagie. Artysta powtarzał już kilkakrotnie tę akcję. Istota polega zawsze na badaniu zachowań ludzkich. I zawsze, w zależności od atmosfery, rodzaju publiczności, miejsca i czasu – wyzwalane są różne emocje, różny nastrój, co powoduje, że przebieg i efekt są różne (czasami interesująco rozebrane). Ostatecznie okazuje się, że w tej zabawowej formie, dzięki sztuce i artyście, nauczyliśmy się czegoś o sobie.

Ostatni performance tego dnia Władysława Kaźmierczaka i Ewy Rybskiej znów powrócił do estetyki, skomplikowanej gry wizualnej. Kaźmierczak używał okularów z wbudowaną w nie małą kamerą (urządzenie wcześniej wykorzystywał Sławek Sobczak od którego Kaźmierczak je nabył). Obraz z oka kamery (czyli oka artysty) był transmitowany bezprzewodowo na ekran. Widzieliśmy więc obraz tego, co widzi artysta, a performance był zdwojoną grą z ekranem. Na tle ekranu gimnastykowała się jego partnerka, przyjmując pozy typu joga. Artysta w czasie performance używał kolejno rozmaitych rekwizytów, które, gdy były trzymane przed oczami, dawały rozmaite efekty na ekranie, często spektakularne, jak płonące race. W finale artysta rozłożył parasol i podpalił go.

Dzień drugi rozpoczęła druga odsłona estetycznej akcji-gry z wideo Doroty Kleszcz, po czym przeszliśmy do całkowicie innego rodzaju akcji BBB Johannesa Deimlinga. Był to performance obliczony na jeden gest. Artysta wspiął się wysoko na ścianę sali i z wysokości wznosił flagę z napisem „ja” (chodziło o pierwszą osobę liczby pojedynczej w j.polskim, a nie o „tak” w j.niemieckim). Flaga była ogromna i bardzo ciężka artyście. Wznoszenie jej i utrzymanie było trudnym zadaniem

wymagającym dużego i męczącego wysiłku. W końcu stało się przewidywalne – zmęczenie „ja” wzięło górę i artysta musiał odpuścić sobie wznoszenie go w górę. Flaga upadła z wysokości na podłogę. W ten sposób, środkami performance, został wypowiedziany traktat moralny, zajmujący wiele tysięcy stron drukowanego tekstu ze światowego dziedzictwa myśli i refleksji na ten temat.

Oskar Dawicki, jak zwykle rozpoczyna performance od włożenia swojej kultowej marynarki szołmena. Czy jest szołmenem? Nigdy się tak nie zachowuje. Raczej przeciwnie. Jest wyrafinowanym conceptualistą. Po krótkiej autoprezentacji włączył magnetofon z którego teraz były wydawane polecenia dla dalszych etapów działania (włączyć, wyłączyć, światło, oklaski). Sam artysta siedział na krześle i obsesyjnie ciął nożyczkami kartki papieru. Akcja trwała bez jego udziału. Jedną z wybranych wcześniej osób opowiadała dowcipy (śmiech odtwarzany). W zamierzeniu artysta miał już całkowicie i do końca wycofać się z akcji, pozostać poza swoim performance, jednak organizatorzy pogubili się i nie byli w stanie sami przeprowadzić zaplanowanej sekwencji zdarzeń, więc artysta musiał jednak mówić co mają robić bądź włączać/wyłączać sprzęt samodzielnie co psuło efekt. W finale na ścianie przymocował plakat przedstawiający jego marynarkę szołmena z nożyczkami w (jedynej na plakacie) dłoni (sama marynarka pozostała zawieszona na oparciu krzesła). Słowo „performance” można tu przełożyć jako „wycinanka”? Być może tak chciałby zdefiniować swoje działanie sam artysta.

Arti Grabowski powrócił tym działaniem do performance który był punktem wyjścia tego festiwalu – oparcia działania na kondycji psychicznej i fizycznej artysty. Działanie bazujące na doświadczeniu cielesnym było rozpięte na kanwie narracji tekstu książki - sensacyjnej powieści o przygodach w łodzi podwodnej. W cytowanym fragmencie „rośnie ciśnienie” i nikt nie potrafi temu zapobiec. Wszystko zmierza do katastrofy. Grabowski już wykonywał to działanie. Konstrukcja typu: tekst – ilustracja tekstu w akcji to również znana strategia performansowa. Tu jednak zostało ono dopracowane w szczegółach i rozpisane na kilka uzupełniających się mini akcji. Konstrukcja ma oddawać rosnący dramat. „Ciśnienie” jest ilustrowane kolejno poprzez: napięcia mięśni, gdy trzeba wszystkimi siłami powstrzymać gest stykania się rąk, napięcie mięśni ma być mocne, a jednocześnie nie można zgnieść trzymanego w dłoniach jajka; następnie trzeba wytrzymać ciśnienie stojących na klatce piersiowej osób, nie przerywając czytania; następnie nie przerywając czytania zanurza głowę w wiadrze

z wodą, dodatkowo rozbijając sobie na głowie tuzin jajek; następnie pompuje obwiązaną wokół szyi opaskę urządzenia do mierzenia ciśnienia, nie przerywając czytania. W finale zakłada a głowę balon i wsuwa do środka rurę odkurzacza. Teraz ciśnienie rośnie ostatecznie i niepowstrzymanie. Domyślamy się co się stanie. Zaskakujące, że balon napętnia się wyjątkowo długo i urasta do rozmiarów większych niż sam artysta! Balon eksploduje z hukiem syjąc ze środka konfetti a echo odbija się od hali starego dworca. Oszołomiony artysta kłania się teatralnie wśród oklasków prawdziwie wstrząśniętych widzów.

„Tu chodzi o życie” usłyszałem od jednej z uczestniczek. Tak, chodzi, ale nie dlatego, że życie jest zagrożone. Chodzi o jego ujawnienie, wydobywanie na powierzchnię spod przykrycia codziennością, stereotypami, fobiami, papką medialną, miażdżącą popularnej kultury, fikcjami polityki, religii, zakłamaniem, manipulacjami, praniem mózgów. Żyjemy w świecie który dąży do ukrycia życia. A performance mówi, że mimo wszystko można doświadczyć siebie naprawdę, własnej kondycji fizycznej i psychicznej, poczuć własne człowieczeństwo.

Łukasz Guzek

„A part”, 18 i 19 czerwca 2005, Stary dworzec kolejowy, Katowice

Mięso ludzkie

O spektaklach XI Festiwalu Teatralnego A Part w Katowicach pisze Magdalena Bartnik w Didaskaliach.

«Tematem przewodnim katowickiego XI Festiwalu Teatralnego A Part było "ciało". Przyjechałam na Śląsk niedługo po święcie Bożego Ciała, mając wciąż przed oczami obraz rzeki, jaką tworzyły ciała ludzi idących w procesji. Święto Bożego Ciała w Olsztynie to żywe, uliczne misterium przelewające się labiryntem Starego Miasta - uświęcające miejską przestrzeń. Wtedy również miasto objawia się jako ciało, żywe, pulsujące. Po powrocie z Katowic, w lipcu, w tej samej przestrzeni Olsztyna spotkałam orszak indyjskiego zespołu Milon Mela, niezwykłą paradę tancerzy, muzyków-śpiewaków, mistrzów sztuk walki, aktorów - i znów - tworząc rzekę ciał wciągającą kolejnych przechodniów, miasto ukazało swe niezwykle oblicze. Cieleśność miejsca to także jego żywotność. To pamięć tego miejsca, historia, charakter, namacalność i dusza. Katowice również okazały się bardzo cielesne - w centrum miasta reklamuje się miejsca, gdzie można zażyć cielesnej przyjemności. W drodze na boisko Uniwersytetu Śląskiego, gdzie odbywały się spektakle teatralne, spotykało się kobiety oferujące swoje ciała. Festiwal A Part potęgował jeszcze to poczucie - w większości prezentowanych widowisk aktor lub performer występował nago. Ekspozycja nagości była wyrazem potrzeby zmierzenia się z nią poprzez sztukę - obnażenie suwało się konfrontacją ze wstydlivością. z ciężarem ciała. Najbardziej "cielesnym" miejscem katowickiego festiwalu było zabytkowe wnętrze starego dworca, gdzie odbywały się performanse. To niegdyś niezasypiające. a teraz zdewastowane i uśpione miejsce, ożywiło się na kilka dni. W dawnej poczekalni, a może restauracji, zgromadzili się widzowie. Johannes Deimling z Berlina, trzymając w dłoniach wielką i ciężką flagę z napisem "ja", wspinał się na konstrukcję mocującą kosz (przez jakiś czas dworzec zamieniono na salę gimnastyczną). Powoli opadał z sił. spał i pocił się. Napis na fladze mógł oznaczać zaimkę osobowy pierwszej osoby liczby pojedynczej, ale również "tak" w języku niemieckim. Była to więc zgoda na siebie samego - zgoda okupiona ogromnym wysiłkiem. Mimo osamotnienia działanie artysty miało ładunek afirmujący. Ale zanim do tego doszło...

Festiwal rozpoczął się w środę 15 a zakończył w niedzielę 19 czerwca. Zaprezentowano sześć spektakli i siedem performansów. Główny temat festiwalu - „ciało” - jak tłumaczy

Marcin Herich. dyrektor A Partu, wynikał jakby samoistnie już po ustaleniu programu festiwalowego. Swoistym obrzędem wyswobadzania się z ciała, wniknięciem we wnętrze "ja", był "Tezeusz w labiryncie" (reżyseria Dorota Porowska i Elżbieta Rójek, opracowanie muzyczne Tomasz Rodowicz) w wykonaniu wywodzącego się z Gardzienic Stowarzyszenia Chorea. Widowisko było próbą "zrekonstruowania" muzyki i tańca antycznej Grecji w oparciu o zapisy utrwalone na papirusach, kamiennych płytach, nagrobkach. Konstrukcję spektaklu "Tezeusz w labiryncie" oparto o zasadę trójjedności: śpiewu, słowa i gestu ciała. Mit o Tezeuszu opowiedziany został z punktu widzenia człowieka XXI wieku, chociaż spektakl był jednocześnie rodzajem "wywoływania duchów" - poprzez dotknięcie warstwy pozazmysłowej. nieweryfikowalnej. odtwarzanie pieśni i melodii sprzed dwóch i pół tysiąca lat. Ekspresja muzyczna spaja się z dźwiękiem i doskonale wytudowanymi krokami, gestami. Giętkość ciała przenikała wymowę gestów, ruchów, odruchów. Zanim widzowie zdążyli się usadowić, aktorzy odbywali na scenie codzienną rozgrzewkę, oswajając przestrzeń. W odpowiedniej chwili rozpoczęli opowieść - zmieniając robocze ubrania na biele i czerwienie. Tezeusz wyłonił się ze światła. Kolejne sceny to na przemian obrazy-historie (podróż przez labirynt, walka z cieniem-Minotaurom, żeglowanie) i obrazy-opowieści, czyli zbiorowe sceny taneczne, pieśni, monologi narratora. Gra światła, przenikanie płaszczyzn świetlnych, kotar, tkanin budowały świat mitu Teuszowskiego. O "pięknej greckiej sztuce tanecznej" pisze Irena Turska: "Jej zaczątki pojawiły się w związku z kultem Apollina, boga słońca i przywódcy muz. (Grecy wyobrażali sobie zespół muz jako chór taneczny, któremu przewodziła Terpsychora, muza tańca.) Apollo reprezentował pierwiastek ładu, porządku, rytmu i harmonii w sztuce. Tańce na cześć Apollina, zwane chorea, były to poważne korowody dziewcząt i chłopców wokół ołtarza przy wtórze pieśni - hyporchema. (...) Teksty dionizyjskich dytyrambów i apolińskich hyporchemów stanowiły podkład do mimicznej akcji całego chóru. Mit. obrzęd i taniec spletały się tu w jedną całość, a to połączenie muzyki, poezji i tańca stało się zalążkiem greckiej tragedii"1. I tę harmoniczność dało się wychwycić w opowieści Stowarzyszenia Chorea. Szczególnie sugestywne były fragmenty oparte na obrzędach pogrzebowych, lamentacje. przenikliwe zawodzenia połączone z krzykami, śmiechami i pieśniami. "Tezeusz w labiryncie" - rodzaj antycznej impresji - to jedno z najciekawszych apartowskich przedstawień. W tej samej przestrzeni Teatru Śląskiego im. Stanisława Wyspiańskiego zaprezentowano także wspólne przedsięwzięcie Polskiego Teatru Tańca i Teatru Usta Usta -

"Erosion" w reżyserii Marcina Libera. Półgodzinna obecność w teatrze była jak wizyta w szpitalu albo jak wycieczka do laboratorium. W foyer na wiołonczeni gra kobieta. Każdy widz wprowadzony jest do teatru przez osoby w białych uniformach. Zasiadłszy na widowni, oczekując na spektakl, zaskoczony zostaje (bo światła nie gasną) monologiem wygłaszanym przez charczącego mężczyznę, zwisającego nad krawędzią sceny w czerwonym kokonie: "Czy ja to ja, czy to mięsa stos? Dymiący mięsa stos. Białko, ścięgna, krew". Przestrzeń teatralna jest jak ciało - wchodzimy w jego labirynt. Pod sceną pięknym, czystym głosem śpiewa kobieta. Wprowadzeni na scenę przez "sanitariuszy" zostajemy na niej zamknięci - zasuwają się białe od wewnątrz kurtyny. Z głośników wybrzmiewają dźwięki muzyki techno. na ścianach pojawiają się obrazy wideo - wijące się larwy. Na środku sceny, na wysokim podeście tańczy para. bardzo pięknie, bez emocji. Mężczyzna i kobieta są prawie nagi, zamiast bielizny mają bandaż. Wcześniej wyglądali jak pierwsi ludzie, założyciele rodu ziemian. Teraz, na podeście, otoczeni ze wszystkich stron migającymi projekcjami wideo, wyglądają jak ostatnia para. Eros/on poprzez zaskoczenie. W pewnym momencie, gdy wciąż stoimy na scenie, odsłania się kurtyna, na widowni siedzą, leżą. lewitują postacie ucharakteryzowane na anioły. Estetyka ociera się o (zamierzony) kicz. Także na wrażeniowości oparty został odbywający się w starym budynku dworca performans Transmisja Władysława Kazimierczaka i Ewy Rybskiej. performerów ze Słupska. Kobieta prezentuje pozycje jogi. Wokół niej, niczym demiórg - mężczyzna dokonuje wizualnych prezentacji, przeniesienia jej wizji. Z lampą czołową, niczym grotolaz albo laryngolog, przemieszcza się między ludźmi. Korzysta z kamery oraz rekwizytów, na przykład starego parasola, poprzez który filmowani są zgromadzeni. Na jednej ze ścian pojawiają się sfilmowane obrazy, mgnienia, jak olśnienia, jakich doznajemy w momencie, gdy niezwykle obraz tworzy odbicie w szybie autobusowego okna. Transmisja jako jedyne działanie A Partu odwołało się w bezpośredni sposób do spojrzenia na ciało jako na świątynię ducha. Ciało jako przedmiot o określonej wytrzymałości pojawiło się w performansach grupy Sędzia Główny, Artiego Grabowskiego i w działaniach formacji artystycznej Suka Off. Akcja dwóch kobiet z Zielonej Góry. Aleksandry Kubiak i Karoliny Wiktor (Sędzia Główny), to rodzaj instalacji, stworzonej z ciał artystek, które leżą naprzeciw siebie w podłużnym akwarium wypełnionym lodem. Obie prawie nagi z owiniętymi plastikową taśmą piersiami i krocem. Jedna oddycha przeponą, druga płucami. Po pewnym czasie zaczynają się trząść z zimna, wytrzymują tak około półtorej godziny.

Działania Arti Grabowskiego z Krakowa dotyczyły "ciśnienia" i zagadnienia, ile właściwie człowiek może wytrzymać. O ile niektórzy z widzów przechodzili obok Sędziego Głównego jak koło martwej acz zadziwiającej instalacji, o tyle działania Arti Grabowskiego przyciągały uwagę budząc emocje. Performer w pewnym momencie nałożył sobie na głowę wielki czerwony balon wypełniony konfetti i wdmuchiwał doń powietrze przy pomocy starego odkurzacza.

Akcja Suki Off (kierowanej przez Piotra Węgrzyńskiego) dla niektórych zaczęła się już w momencie poszukiwania klubu "Luna", w którym miała się odbyć. Niełatwo było trafić do ukrytego za szarym murem, mieszczącego się w ciemnym zaułku klubu. Ulicę ozdabiały liczne reklamy klubów erotycznych. Początek akcji "Flesh Camp" [na zdjęciu] którą realizatorzy określili jako koncentracyjną instalację obozową, obudził we mnie skojarzenia z wieczorem iluzjonistycznym, gdy magik wybiera z publiczności "ofiary" swoich eksperymentów. Tutaj po wstępnej selekcji próbom wytrzymałościowym zostaje poddana para młodych aktorów. Oprawcą jest postawny mężczyzna ucharakteryzowany na kapo. Para zmuszona zostaje do rozebrania się do naga. Działania Suki Off to gra z tą nagością, symboliczne i dosłowne maltretowanie ciała nawiązujące bezpośrednio do faszystowskich metod - w tle wyświetlane są slajdy przedstawiające bramę obozu koncentracyjnego. A więc golenie włosów na głowie numerowanie ciał za pomocą spreju i szablonów, oblewanie ich czarną, czerwoną substancją, obsypywanie białym proszkiem. Ostatnie sceny to przeobrażanie się - nakładając ubrania przypominające mundury, maltretowani wcześniej, z ofiar stają się oprawcami. Cała akcja toczyła się przy wtórze terroryzującego rytmu techno.

Do tematyki "Flesh Camp" nawiązywała także ostatnia scena plenerowego spektaklu stowarzyszenia A Part El Nino. Na środku boiska uniwersyteckiego pojawiła się dymiąca instalacja zbudowana z rusztowań, wyglądająca jak komin krematorium lub płonący szyb kopalni. El Nino jest drugą częścią tryptyku "egzystencjalnego" według pomysłu i w reżyserii Marcina Hericha. Akcja widowiska opowiada o perypetiach pary ludzi - narodzinach, spotkaniach, miłości, śmierci. Obok tych zwykłych, codziennych spraw rozgrywają się wojny, dokonywane są gwałty, pojawiają się obsesje, ucieleśnione są lęki, materializowane paranoje - i już nie wiadomo czy tylko tych dwojga, czy może całej chorej zbiorowości, w której tkwią. Świat i życie są koszmarem, przytłaczają człowieka, tak jak przytłaczają widza. By zbudować tę ponurą wizję rzeczywistości, twórcy spektaklu używali ogromnych rucho- mych konstrukcji zbudowanych z rusztowań, czarnej folii, tkanin, ekranów.

Eksperymenty z ciałem i umysłem uprawiał krakowianin Dariusz Gorczyca. Jego akcja "The Dead Bed" odbyła się na scenie Malarni Teatru Śląskiego, w miejscu niezwykłym, bo mającym w oknach kraty wyglądające jak ze starego cmentarnego ogrodzenia. Wnętrze Malarni przypominało świątynię, a samo widowisko - obrzęd, w którym funkcję ołtarza spełniał stół chirurgiczny czy prosektoryjny. Gorczyca wcielił się w oprawcę-kapłana rozbierającego się do snu. Znajdowała się tam też kobieta, raz naga - jej obraz pojawiał się na pionowo zawieszonym prześcieradle, innym razem - owinięta taśmą wideo niczym leżąca na marach, spowita w całun mumia. W pewnym momencie Gorczyca wychodzi z sali, później z budynku, trzymając w ręku początek (albo koniec) rozwijającej się taśmy wideo. Działanie jest filmowane i obserwujemy je we wnętrzu malarni. Gorczyca już nie wraca, taśmą porzuconą na chodniku interesują się bawiące się nieopodal dzieci...

Także w performansie Doroty Kleszcz z Paryża dominowała biel i czerń. Użyto też projekcji wideo, która ukazywała identyczną akcję. Performerka przedstawiła swoje działania w dwóch etapach: pierwszy był biały, drugi czarny. Polegały one na określaniu przestrzeni, tworzeniu podziałów, identyfikowaniu przedmiotów, określaniu ich przynależności do bieli czy czerni. Naga artystka przebiegała się to w białe, to w czarne ubrania. Ciało potraktowane zostało jako neutrum, jako element pośredniczący między bielą i czernią, równoważący, porządkujący - harmoniczny.

Performans Oskara Dawickiego z Krakowa był jak żart komika-magika, choć wcale nie śmieszny. Performerowi. ubra- nemu w brokatową marynarkę, towarzyszyła opowiadająca dowcipy do mikrofonu partnerka. Dawicki w tym czasie ciął nożyczkami kartki białego papieru. Siedział na krześle niczym krawiec przygotowujący wykroj.

W tej samej przestrzeni dworca Darek Fodczuk (Bielsko-Biała) organizował przy pomocy widowni pomnik sztuki współczesnej, żywo namawiając do udziału w akcji - proponując ćwiczenia gimnastyczne, rozbierając przystających na takie działania obecnych. Niezbędny stał się podział przestrzeni dla ćwiczących i kontestatorów. W efekcie pomnikiem sztuki współczesnej okazał się performer przygotowujący się do lotu na miotle w asyście swoich zwo- lenników.»

"Mięso ludzkie"
Magdalena Bartnik
Didaskalia nr 69/10.2005
17-11-2005

Festival **Souterrain Porte III** Materia Prima
Nancy France 2005

Exposition Collective

Fallen Angel. Specimen .com



Souterrain Porte III / Corps - limites

Catalogue de l'édition 2005 organisée au T.O.T.E.M par la Cie Materia Prima et les Editions de la Maison Close

Les Editions de la Maison Close
Collection Curiosa

Dorota Kleszcz- Performances

Née 7 août 1976 à Sosnowiec au sud de la Pologne. Etudes à l'académie des beaux-arts à Cracovie en Pologne de 1996 au 2001. Obtention du diplôme en 2001 avec mention et spécialisation Peinture et tissus uniques. Depuis 2003 elle habite et crée à Paris.

En 1995 elle fonde la formation artistique pluridisciplinaire « Teatro la terrorismo Suka Off » située en Silésie. Dès le commencement d'activité, le groupe prend une forme théâtrale, ses premières apparitions ont un caractère de manifestations uniques. Pendant quelque années « Suka Off » construit une forme spécifique d'action et d'expression. Elle se place sur la frontière du théâtre alternatif et de la performance. Après les actions : „Dégénération“, „Car Crash Clan“, „ID“, „Exterminatorex“, le groupe s'inscrit dans la cour des créateurs radicaux. Depuis 1999 le groupe produit des nouvelles performances : „Copies I, II, III, IV“, „Hardxero“ et „Hardware“ lesquelles sont regroupées dans le cadre du cycle « Matryca ». La plus importante performance « Hardware » est présentée dans différents lieux culturels et aux festivals de théâtre en Pologne et l'étranger. « Hardware » est récompensé par le Grand prix du "2ème International Festival of Theatre and Visual Arts" à Tczew en 2001 en Pologne et obtient aussi le 1er Prix des « Rencontres du théâtre » à _od_ en 2002 en Pologne. De 1995 à 2003, « Suka Off » a créé et diffusé des happenings, performances et vidéos jusqu'à septembre 2003 où le groupe s'est transformé avec le départ de Dorota Kleszcz.

L'art plastique accompagne toujours l'activité de Dorota Kleszcz. Des expériences antérieures expérimentales dans le domaine de l'art textile ont permis d'accroître son expérience du travail de théâtre.

La dessinatrice a une ligne et esthétique spécifique utilisant les matériaux fétiches et avant-gardistes ; Ce qu'a exploité le groupe « Suka Off » dans leurs actions durant 8 ans.

Aujourd'hui, elle crée et produit des performances, installations et vidéos. Dans ses apparitions, elle investit un lieu et y réalise une installation dans laquelle elle se met en scène. Dans les projets « Blanc » et « Noir », elle trouve une nouvelle direction et présente le côté interactif de ses performances-installations.

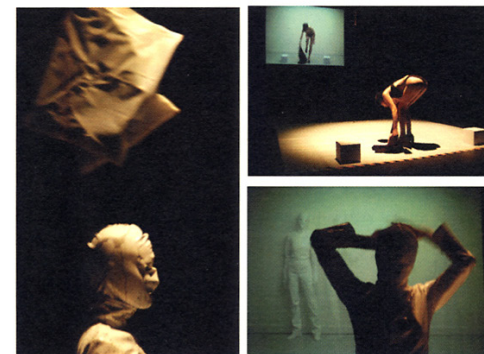
Dans ses anciennes performances, surtout dans la plus provocatrice « Days of week », l'artiste pose la question du sens de son existence ; à travers la négation du passé, elle effectue sa purification. Les thèmes de la route et du processus de renouement sont devenus en quelque sorte les motifs principaux de son activité actuelle. « Days of week » a inspiré les critiques au « International festival of contemporary art » à Budapest en 2002, et dans la Galerie Nikki Diana Marquardt en 2003 avec sa diffusion sur « Paris Première » et « canal+ » en 2003 et 2004.

Ses performances sont des déclarations très personnelles. Elle construit celles-ci au gré des observations de la vie, où elle fait une analyse des problèmes d'adaptation dans le monde du XXI siècle.

Participation dans les nombreuse expositions et festivals en Pologne et à l'étranger.

5 expositions individuelles. Certains de ses travaux sont acquis dans des collections privées en Pologne, France et USA.

Coopération avec l'association « L'entre prise » située à Paris, association de promotion de l'art contemporain et organisatrice d'événements culturels.



Les deux performances complémentaires « Blanc » et « Noir » utilisent le système des vases communicants : le vide - le plein, l'intérieur - l'extérieur ou comment les oppositions s'attirent et créent une énergie.

Dorota Kleszcz délimite un espace représentant la limite, frontière sociale ; deux boîtes renferment les ustensiles, objets servant à se remplir ou se vider de ses sentiments.

Sur l'écran, une notice interactive guide le personnage vers une des deux actions à effectuer, il sélectionne les informations.

Intervient ensuite une mise en scène synchronisée où le client va devoir suivre cette initiation mécanique jusqu'à l'obtention finale de ses désirs.

« La machine d'identité remplira ton vide et infusera en toi des sentiments de toutes sortes. Elle comblera ta tête d'idées empruntées à d'autres gens et donnera à ton corps des mouvements plus sensuels que les tiens. La machine injectera en toi des connaissances parce que tu es bête et te fera meilleur parce que tu n'es pas assez bon.

Alors, si tu sens en toi un néant qui te dévore, téléphone ».